

LE DÉVELOPPEMENT DU STALINISME (1919-1934)

Arnaud Dufresne et Jonathan Bischoff

PLAN

| | |
|--|----|
| PLAN | 2 |
| PROBLÉMATIQUE..... | 4 |
| 1. L'ASCENSION DE JOSEPH STALINE : UNE PROGRESSIVE PRISE DU POUVOIR..... | 8 |
| 1.1 Joseph Vissarionovitch Djougachvili : le prolétaire caucasien..... | 8 |
| 1.1.1 L'ex-séminariste géorgien..... | 8 |
| 1.1.2 L'énigme Staline : homme d'état ou personnalité criminelle exceptionnelle ? | 9 |
| 1.2 Le bolchevique | 11 |
| 1.2.1 Un bolchevique de province..... | 11 |
| 1.2.2 Le protégé de Lénine : l'homme des solutions médianes et le spécialiste des nationalités | 12 |
| 1.2.3 Le camarade Staline pendant la guerre civile, ou l'émergence d'une « tâche grise » | 12 |
| 1.2.4 L'homme d'appareil : le premier secrétaire et la bureaucratisation du parti | 13 |
| 1.2.5 Bataille autour de la succession de Lénine..... | 14 |
| 1.2.6 L'apprenti autocrate : Staline écarte peu à peu alliés d'hier et opposants de toujours | 15 |
| 1.3 L'héritier ?..... | 17 |
| 1.3.1 Staline, héritier de Lénine ?..... | 17 |
| 1.3.2 Staline, héritier des tsars ?..... | 18 |
| 1.3.3 L'usurpateur : Staline comme Bonaparte ? | 19 |
| 2. ET ILS BATIRENT LE...STALINISME : PROBLÈMES ET CONTROVERSE D'UN RÉGIME EN CONSTRUCTION (1928-1934)..... | 20 |
| 2.1 Les dilemmes de l'économie..... | 20 |
| 2.1.1 La poursuite de la N.E.P | 20 |
| 2.1.2 Le Grand Tournant..... | 20 |
| 2.2 Deuxième révolution ou contre-révolution ? | 24 |
| 2.2.1 La mise au pas des nationalités..... | 24 |
| 2.2.2 La doctrine classe contre classe et la mise en coupe réglée des partis communistes nationaux..... | 25 |
| 2.3 Le stalinisme au prisme du totalitarisme | 26 |
| 2.3.1 Une « école » historiographique devenue classique | 26 |
| 2.3.2 Critique de la validité du concept de totalitarisme pour comprendre le stalinisme : un concept a-historique..... | 27 |
| 2.3.3 Culte de la personnalité et projet totalitaire : le stalinisme, modèle pour le nazisme ?..... | 28 |
| 2.3.4 Des résistances au stalinisme : l'impossibilité du projet totalitaire..... | 29 |

| | |
|---------------------|----|
| 3. CONCLUSION | 29 |
| BIBLIOGRAPHIE | 31 |

PROBLEMATIQUE

Comme tous les substantifs en -isme, comme tout concept historique ou politique, le « stalinisme », terme commode pour les nomenclatures chères aux sciences humaines, est un de ces mots qui soulèvent bien plus de problèmes qu'il n'en résolvent; en effet, Joseph Vissarionovitch Djougachvili dit « Staline » (1879-1953) n'a jamais prétendu construire le « stalinisme » mais s'est toujours résolument présenté comme un fidèle héritier de Lénine et du marxisme-léninisme. Le terme « stalinisme », contemporain du phénomène, a été utilisé pour la première fois par W. Duranty en 1931 dans une série d'articles du *New York Times* de préférence aux termes léninisme ou marxisme pour caractériser le pouvoir soviétique¹. Dominique Colas dans sa thèse sur *Le Léninisme*² est allé lui, à l'inverse, jusqu'à dénier toute réalité au concept de « stalinisme », en faisant de Staline un épigone, un bon disciple de son maître, Vladimir Illich Oulianov dit « Lénine ». Il ne s'agit pas là d'une simple querelle de vocabulaire ou d'une simple affaire d'étiquetage pratique; en effet, le mot de stalinisme ainsi que l'expérience stalinienne sont chargés d'infamie depuis les ouvrages de Léon Trotski (entre 1930 et 1940) et le fameux rapport secret de Nikita Khrouchtchev (en 1956). L'acceptation pleine et entière du concept de stalinisme ou au contraire le refus d'y voir un phénomène autonome, bien distinct du léninisme, constituent donc une de ces grandes lignes de fractures qui divisèrent et divisent encore historiens, sociologues, politologues, philosophes et autres soviétologues.

Le mot de stalinisme ne cesse de renvoyer à la fois à l'expérience douloureuse vécue entre 1919 et bien au delà de 1934 par les hommes et les peuples de l'ex-U.R.S.S ainsi qu'à toutes les interprétations historiques, sociologiques, philosophiques, politiques qui ont façonné ce concept depuis les années 1930. Parler du développement du stalinisme, c'est évoquer en même temps et indissociablement ce qui s'est passé en Union soviétique entre 1919 et 1934 (et au delà) et les interprétations subjectives de ce même phénomène jusqu'à nos jours; c'est donc une notion double, ambiguë.

Si les mots ont un sens, le stalinisme constituerait donc en bonne logique une idéologie dont on pourrait faire la généalogie comme on peut l'esquisser pour tant d'autres « idéologies » un temps florissantes telles que l'antisémitisme, le nazisme etc... Toute une mouvance très hostile à l'idée communiste, qui va de Michel Heller, Hélène Carrère d'Encausse, Leslek Kolakowski à Martin Malia en passant par Alain Besançon, François Furet voit d'ailleurs avant tout dans le stalinisme en particulier et dans « l'illusion communiste » (dixit François Furet) en général une « hypostase idéologique »³; ces historiens ou ces spécialistes des sciences politiques pensent le stalinisme comme le règne de l'idée abstraite (ce qu'ils nomment « l'utopie socialiste », « non-lieu » selon l'étymologie). C'est pour eux le triomphe de l'idéologie sur le principe de réalité; ils font du stalinisme un léninisme accompli, c'est à dire selon leur propre terminologie une « idéocratie ». Alain Besançon décèle même dans l'idéologie marxiste-léniniste une sorte de gnose dont le Parti constituerait la secte⁴. Martin Malia croit lui aussi que le stalinisme est indissociable du « socialisme », lequel constitue bien pour lui une espèce de religion, assurément un messianisme. Dès lors, pour ces auteurs, le stalinisme n'apparaît pas du tout comme une

¹ Collectif sous la direction de Evelyne PISIER-KOUCHNER, *Les interprétations du stalinisme*, P.U.F, Paris, 1983, P.195

² Dominique COLAS, *Le Léninisme*, P.U.F, Paris, 1982

³ Martin MALIA, *la tragédie soviétique*, Paris, Le Seuil, 1995, P.28

⁴ Alain BESANCON, *Les origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1967

aberration du léninisme mais bien comme son légitime héritier, son continuateur; le concept de stalinisme n'a dans cette optique plus guère de consistance; il devient un simple produit logique du léninisme, le résultat lamentable (« tragique » selon Martin Malia) du « socialisme » voire même de tout le projet émancipateur des Lumières. Beaucoup ne sont pas loin de penser que la dimension « utopique » du projet révolutionnaire depuis 1789 (la fameuse « égalisation des conditions » dont parlait Alexis de Tocqueville) doit être assimilée à une pathologie, intrinsèquement criminogène ; dès lors Staline et ses comparses (Vorochilov, Molotov, Ejov, Vichinski, Beria) deviennent des avatars de Robespierre, de Saint-Just et autres jacobins, adeptes de la Terreur instituée en système. La Terreur systématisée, devenue façon de gouverner, expliquent Stéphane Courtois, François Furet ou Martin Malia, constitue l'essence du stalinisme. Et le stalinisme constitue lui la quintessence du communisme car entre l'idée et la société, entre l'utopie et la réalité, le gouffre restera toujours béant.

Face à ces critiques « essentialistes » et quelque peu déterministes du stalinisme et du socialisme qui sont le fait d'historiens ou de savants d'obédience conservatrice et libérale, les intellectuels qui se réclament de Karl Marx ont beau jeu de souligner à quel point, elles sont elles mêmes idéologiques, liées à la « domination bourgeoise ». Il leur est facile de montrer leur parenté idéologique avec une certaine tradition conservatrice, et en effet, ces thèses ne sont pas sans rappeler certaines analyses du phénomène révolutionnaire par les français Hyppolite Taine et Augustin Cochin à la fin du XIX^{ème} siècle, thèses redécouvertes à la fin du XX^{ème} siècle précisément par François Furet tandis qu'ils s'efforçait de *penser la révolution française*⁵.

La construction du « stalinisme » ne se réduit d'ailleurs pas à un simple débat houleux entre une droite et une gauche qui seraient devenues au XX^{ème} siècle transnationales, mondiales. C'est d'ailleurs de l'extrême gauche, on l'a déjà mentionné, grâce aux travaux des dissidents du bolchevisme, avec Lev Davidovich Bronstein dit « Trotski » et ses partisans du début des années 1930 (Boris Souvarine⁶, Victor Serge ou Isaac Deutscher) qu'a été vraiment forgé le concept polémique de stalinisme. Staline est présenté dans nombre d'ouvrages se réclamant plus ou moins de Léon Trotski comme un traître à la Révolution d'Octobre, un usurpateur, un nouveau Bonaparte qui a liquidé le léninisme en un autre Thermidor⁷ (dictature de la bureaucratie qui équivaut à une dégénérescence de la dictature du prolétariat). C'est la thèse bien connue de la « révolution trahie »⁸ par un homme sans envergure, une « médiocrité » (dixit Trotski), un « homme méchant et envieux » (dixit Victor Serge)⁹, sanguinaire, paranoïaque. D. Mattick parlera même bien plus tard de « capitalisme d'état », de « fascisme rouge », de « trahison du socialisme »¹⁰. L'accent est mis sur la psychologie, sur le côté pathologique de Staline; on retrouve la trace de ces thèses mettant l'accent sur la psyché complexe de Staline dans les biographies d'obédience trotskistes bien postérieures (J.-J. Marie) mais aussi dans des biographies non trotskistes comme celle d'Adam Ulam (« l'ignorance et l'obsession » domineraient Staline pour cet auteur) ou bien encore celles écrites par Robert Conquest et Robert Tucker¹¹ (analyse psychanalytique de Staline). Il est

⁵ François FURET, *penser la révolution française*, Paris, 1978.

⁶ Boris SOUVARINE, *Staline, aperçu historique du bolchevisme*, Paris, Plon, 1935

⁷ Léon TROTSKI, *L'état ouvrier, Thermidor et le bonapartisme*, 1935, Paris, Maspero, « classiques rouges »

⁸ Léon TROTSKI, *La révolution trahie*, 1936, Paris, Publications « Quatrième Internationale, 1961

⁹ Victor SERGE, *Portrait de Staline*, Paris, Grasset, 1940

¹⁰ D. MATTICK, *Fascisme brun, Fascisme rouge*, Paris, Ed. Spartacus, 1975

¹¹ Robert C. TUCKER, *Staline révolutionnaire : 1879-1929 : essai historique et psychologique*, Paris, Fayard, 1975

intéressant de noter que dans son rapport secret sur le stalinisme, Nikita Khrouchtchev reprendra sans le dire une bonne part de la critique « trotskiste », mettant l'accent sur cette aberration que fut le culte de la personnalité. Et en effet, on comprend que si la stalinisme est une déviation et Staline un cas pathologique, alors une rectification de L'U.R.S.S restait possible et la Révolution bolchevique était par la même sauvée car non compromise par les crimes du *Vojd* (le chef, en russe).

Ici sont donc soulevés plusieurs problèmes historiques majeurs. Le premier concerne la personnalité de Staline, son « despotisme » et son rôle effectif dans le développement du stalinisme; il s'agit en somme d'évaluer sa responsabilité dans la catastrophe que fut le stalinisme. Affleure ici un autre problème qui découle du premier : quelle est la part de l'héritage russe et « asiatique » dans cette déviation, ce retour au despotisme, ce « bonapartisme » mâtiné de cruauté orientale que serait le stalinisme ? Le débat transcende largement les positions politiques habituelles car les trotskistes ou des historiens plutôt marqués à gauche tel Moshe Lewin, tout comme des historiens conservateurs très critique du communisme comme Richard Pipes¹² ou Hélène Carrère d'Encausse, admettent cette résurgence possible du lointain passé russe et de l'héritage tsariste dans le stalinisme.

A l'inverse, en réaction à ces interprétations qui insistent sur la personne, la personnalité du tyran et sur l'héritage « barbare », non occidental de la Russie, Carl J. Friedrich, Zbigniew Brzezinski, Léonard Shapiro, Martin Ulam, Robert Conquest, Merle Fainsod ou Martin Malia ont contesté l'hypothèse que le stalinisme soit un simple « despotisme oriental » tel que la Russie en auraient tant connu au cours de son histoire tourmentée. Ils soulignent au contraire la discontinuité radicale entre stalinisme et tsarisme en s'appuyant sur le concept de « totalitarisme » forgés par la philosophe américaine d'origine allemande Hanna Arendt et le sociologue français Raymond Aron dans les années 1950, en pleine guerre froide. Pour eux, l'essence du stalinisme réside moins dans la personnalité de Staline (finalement accessoire) que dans la tentative de faire fusionner totalement et de façon totalitaire l'Etat-Parti avec la société, de remodeler la société à l'image du parti, avant-garde du socialisme. Le stalinisme est donc, soutiennent-ils un totalitarisme car il prive la société de toute autonomie par rapport à l'Etat-Parti; ce projet qualifié de démentiel et de caractéristique du XX^{ème} siècle (« stato totalitario, concept créé vers 1930 par le philosophe italien pro-fasciste Giovanni Gentile), rapproche, disent-ils, le stalinisme du nazisme. La comparaison entre nazisme et stalinisme, et par extension entre nazisme et communisme (comparaison infamante et scandaleuse pour les historiens marxistes), continue de susciter des débats passionnés. Il faut noter au passage que la thèse du totalitarisme qui fut reprise en leur temps par certains dissidents soviétiques dont le plus célèbre est Andreï Soljenitsine, peut fort bien se marier avec l'analyse du stalinisme comme triomphe de l'idéocratie, évoquée précédemment. D'ailleurs, les tenants de la thèse « idéocratique » s'inscrivent dans la continuité de la réflexion sur le totalitarisme.

A partir des années 1960, refusant les jugements de valeur idéologiques qu'impliquait pour eux le concept de totalitarisme dans l'évaluation de l'expérience staliniste, certains universitaires dont le plus célèbre est Moshe Lewin lui substituèrent « une théorie de la modernisation ». Pour eux, au delà de la rhétorique idéologique, par delà les centaines de milliers de morts (chiffres des victimes ayant tendance à être minimisés), le stalinisme, phénomène transitoire et peut-être nécessaire pour développer les forces productives, avait œuvré malgré tout au développement de l'U.R.S.S (industrialisation, urbanisation, éducation des masses). Là était l'essentiel. Certains pensaient même qu'avec la fin du stalinisme, la

¹² Richard PIPES, *Russia under the old regime*, London, Penguin Books, 1979

Russie soviétique finirait par rejoindre les sociétés industrielles occidentales, réalisant ses potentialités démocratiques; on pouvait selon eux peut être alors espérer réellement construire le socialisme si l'on réussissait à mettre fin à la guerre froide (théorie de la convergence des systèmes). Ce courant de l'historiographie du stalinisme est appelé de façon polémique « révisionniste » par ses adversaires. Une autre génération de « révisionnistes », à partir des années 1980, tels Stephen F. Cohen, contestèrent en outre le caractère « totalitaire » du stalinisme, affirmant que le système soviétique n'a jamais été monolithique mais le résultat de conflits entre différents groupes à l'intérieur du parti communiste soviétique. D'autres dont la plus connue est Sheila Fitzpatrick soulignent aussi, qu'avec un territoire aussi vaste et aussi hétérogène, une société connaissant une grande mobilité sociale, l'emprise du parti communiste n'a jamais pu être aussi totale qu'on l'a dit. Privilégiant une approche par le bas, ils s'efforcent de montrer que la société disposait d'une certaine autonomie même sous Staline.

L'histoire est un champ de bataille et l'historiographie du stalinisme où s'affrontent les concepts, vocables polémiques, ne fait pas exception à la règle. Nous avons essayé de montrer à quel point les interprétations divergentes ou contradictoires du stalinisme ne sont jamais très éloignées d'arrière-pensées politiques encore actuelles. Dans ces conditions, il nous sera difficile d'ignorer les polémiques passées ou présentes, et encore plus difficile de rester au dessus de la mêlée. Selon nous, on ne peut comprendre le développement du stalinisme si on ne commence pas par raconter l'étonnante ascension de Joseph Staline, insistant sur la biographie de l'homme et sur sa psyché particulière qui ont fait de son régime un système bien distinct de celui qu'avait envisagé Lénine. Après avoir relaté comment Staline s'empara peu à peu du pouvoir et commença à mettre en place un système inédit, alors seulement il sera possible d'analyser plus en détail les choix politiques, économiques et sociaux cruciaux qui furent faits après 1928, et qui donnèrent pour longtemps au régime de Staline, voire à l'U.R.S.S toute entière (bien au delà de la déstalinisation), sa physionomie si particulière. Nous nous efforcerons alors de montrer que si elles sont en apparence séduisantes, les interprétations du stalinisme par le concept de « totalitarisme » ou par la thèse « idéocratique » ne nous semblent pas rendre assez compte de la singularité, de l'unicité de ce phénomène historique.

1. L'ASCENSION DE JOSEPH STALINE : UNE PROGRESSIVE PRISE DU POUVOIR

A la différence de Martin Malia qui à dessein ne s'attarde guère sur l'homme Staline¹³ pour mieux souligner qu'il ne fut qu'un rouage, un instrument au service de « l'idée socialiste », nous pensons au contraire que l'on ne peut comprendre le stalinisme et sa genèse en faisant totalement abstraction de Staline. Il ne s'agit toutefois pas de sombrer dans le culte des soi-disant « grands hommes » qui feraient l'histoire. Le stalinisme, c'est d'abord à la faveur de circonstances exceptionnelles (guerre civile et bureaucratisation du Parti bolchevique) l'extraordinaire ascension politique d'un obscur bolchevique géorgien.

1.1 Joseph Vissarionovitch Djougachvili : le prolétaire caucasien

1.1.1 L'ex-séminariste géorgien

Joseph Vissarionovitch Djougachvili dit « Staline » (l'homme d'acier en russe, pseudonyme de combat qui date de 1912) est né à Gori en Géorgie en 1879 selon la plupart des biographes (même sa date de naissance est controversée); il est le fils d'un cordonnier géorgien (qui ira s'employer dans une usine de Tbilissi dans les années 1880) et d'une femme de ménages ; tous deux sont des ex-serfs affranchis en 1861. C'est donc à la différence de biens des principaux dirigeants bolcheviques (dont le plus emblématique est Lénine), un authentique prolétaire. Usant et abusant peut-être de la mauvaise conscience de certains intellectuels « bourgeois », Staline ne manquera pas tout comme son disciple français Maurice Thorez de mettre cette qualité de « fils du peuple » en avant pour se hisser au sein du parti ouvrier social-démocrate russe et de son courant bolchevique (« majoritaire » en langue russe). Il saura aussi en jouer habilement au sein du parti communiste de l'union soviétique dans les luttes internes qui le verront s'opposer à d'autres protagonistes du bolchevisme dont le plus célèbre est Lev Davidovitch Bronstein dit « Trotski » (fils d'un propriétaire terrien aisé d'Ukraine).

C'est donc d'abord un non-russe, un géorgien, un « caucasien » (pour reprendre le surnom donné par la police tsariste au futur Staline) c'est à dire un homme des marges de l'empire russe (la Géorgie n'est dans le giron de l'empire russe que depuis 1803). Son rapport à son « pays » (la Géorgie) ou à sa « nationalité » est d'ailleurs des plus complexes : de religion orthodoxe, grandi dans une région fort composite sur le plan ethnique (juifs, arméniens, iraniens, peuples turco-mongols etc...) et à la confluence de toutes les religions (islam et orthodoxie surtout), éduqué dans un séminaire de Tbilissi, qui fut le berceau du nationalisme géorgien (nationalisme naissant à l'époque de sa jeunesse), il ne revendiquera cependant jamais sa « nationalité » géorgienne ; bien au contraire, il fera toujours son possible pour se russifier. Il parlera d'ailleurs toujours le russe appris au séminaire comme une langue étrangère avec un fort accent géorgien. La plupart de ses biographes depuis Boris Souvarine ne manquent pas de souligner les points communs avec le corse Napoléon Bonaparte, autre homme sorti de nulle part, autre déraciné illustre. Robert Conquest écrit : « Bien sûr, les deux hommes (Bonaparte et Staline) sont différents sur bien des plans. Néanmoins, un jeune homme ambitieux issu d'une petite nation peut surmonter le handicap de sa naissance en unissant sa destinée à une grande puissance et à une grande langue¹⁴. Comme pour Napoléon Bonaparte (à qui certains auteurs imaginatifs prêtent le gouverneur de la Corse Marbeuf pour père naturel), seront attribués de façon fantaisiste à Staline pour pères putatifs un explorateur

¹³ Martin MALIA, *la tragédie soviétique*, Paris, éd. Du Seuil, 1995

¹⁴ Robert CONQUEST, *Staline*, Paris, éd. Odile Jacob, 1993, p. 27

russe, un noble géorgien ou encore un rabbin ! (sic). Les analogies avec Bonaparte seront d'ailleurs poussées fort loin. Nous en reparlerons un peu plus loin.

Il est remarquable de noter que toute la jeunesse de Joseph Staline, voire sa vie entière semble être nimbée de mystère car l'homme, essentiellement taciturne jusqu'à la dissimulation, ne s'est jamais laissé aller aux confidences même avec sa propre famille. D'ailleurs le terme de famille semble impropre pour qualifier l'entourage de Joseph Staline. Il aurait été un enfant battu par un père alcoolique et violent; ce père disparaîtra bien vite de sa vie, quittant le foyer familial lorsque le jeune Joseph avait dix ans. Staline ne le reverra; on raconte que sa mère n'était pas moins violente sans que l'on sache si ces parents terribles différaient beaucoup d'autres prolétaires à une époque où les coups faisaient partie de l'éducation « normale » d'un enfant. Ce qui est sûr, c'est que Staline, déraciné, devenu le personnage tout puissant que l'on sait, ne retournera quasiment jamais voir sa vieille mère à Gori. Veuf d'une jeune géorgienne (peu de temps après son mariage) au début du siècle, remarié vingt ans plus tard, sa seconde femme Nadedja Alliliouya se suicide en 1932, ulcérée, disent sans certitude nombre d'auteurs, par les méthodes politiques de son époux. Père de trois enfants, il ne s'intéressera guère à eux. Yacov, issu du premier lit, prisonnier de guerre des allemands, sera tué dans un camp sans que Staline ait fait quoi que ce soit pour lui. Oriental né dans une région misérable éprouvée par les conflits ethniques et religieux, où la valeur de la vie humaine est des plus relatives, Joseph Staline n'est pas un sentimental¹⁵. La notion d'amitié ou les « affections » avec un tel homme seront toujours des plus relatives et le géorgien n'hésitera jamais à sacrifier à son ambition et à son appétit de pouvoir (sans états d'âme, ni remord) des vieux camarades de parti avec lesquels ils semblait intime. Comme l'écrit Jean Elleinstein, « ni l'argent ni les femmes ne l'intéressent vraiment. Ses seules passions, ce sont la révolution et le pouvoir. »¹⁶.

Sans être un intellectuel, un homme s'intéressant vraiment aux idées ou aux débats moraux comme Nicolas Boukharine ou Léon Trotski ou un stratège politique comme Lénine, Staline ne semble pas avoir été l'ignare que certaines biographies aiment à présenter. L'ancien séminariste a lu, notamment Marx et Lénine et les classiques russes. De son passage au séminaire et de ses origines non russes, il garde un style lourd, didactique qui loin de lui nuire, pourra dans sa polémique contre les intellectuels trop subtils le servir, lui l'authentique homme du peuple. Ainsi Jean Elleinstein écrit : « Etudiant en théologie jusqu'à dix-neuf ans, il avait gardé du séminaire la tradition orthodoxe laïcisée, dépouillée de ses attributs mystiques et religieux et cela aussi le rapprochait du peuple. Son style proche de celui de la liturgie orthodoxe sera simple et accessible au moujik le plus arriéré¹⁷. »

1.1.2 L'énigme Staline : homme d'état ou personnalité criminelle exceptionnelle ?

Essayer de connaître la personnalité, la psyché de Joseph Staline est une entreprise qui va bien au delà du psychologisme ambiant et de la simple curiosité malsaine pour les « monstres ». Dans les crimes du stalinisme, quelle est donc la part qui revient au caractère criminel supposé de Staline ?

Comme l'écrit de façon un peu polémique Martin Malia : « cette manière de poser le problème suppose que ni Lénine ni Trotski (tous deux des durs du bolchevisme qui auraient pu fort bien adopter une semblable politique en 1929) n'auraient jamais délibérément affamé la paysannerie ni massacré leurs camarades révolutionnaires. La paranoïa et le sadisme de

¹⁵ Lily MARCOU, *Staline vie privée*, Paris, Calmann-Lévy, 1996

¹⁶ Jean ELLEINSTEIN, *Histoire du phénomène stalinien*, Paris, Calmann-Lévy, 1996, p.47

¹⁷ Jean ELLEINSTEIN, *ibid.*, pp. 47,48

Staline seraient alors le trait décisif d'un règne qui ressemblait, selon la formule de Boukharine, au retour de Gengis Khan. »¹⁸. A cette affirmation péremptoire de Martin Malia, il serait aisé de répondre que l'histoire ne s'écrit pas avec des « si » et que nous ne saurons jamais ce que Lénine (s'il avait vécu plus longtemps) ou Trotski (s'il avait triomphé de son adversaire) auraient fait à la place de Staline. Ainsi, on ne peut selon nous évacuer la spécificité du rôle de Staline en affirmant sans arguments convaincants que Lénine ou Trotski n'auraient guère gouverné autrement que Staline. Il ne s'agit, n'en déplaise à Martin Malia, aucunement de construire « une théorie de l'histoire qui fait la part belle au méchant »¹⁹, mais bien de réaffirmer avec force que l'on ne peut pas faire l'impasse sur le rôle majeur joué par certains hommes dans l'histoire et leur influence décisive sur le cours des choses.

Certains auteurs tels Robert Tucker ont mis en avant une explication freudienne, pour expliquer la paranoïa, la névrose, la soif de pouvoir qu'aurait eu l'ex-enfant battu et misérable de Gori²⁰. Non sans quelque anticléricalisme, Jean-Jacques Marie lui voit dans Staline un être fourbe, sournois, dissimulé, un révolté sans principe ni éthique, pur produit quasi jésuitique de l'hypocrisie cléricale et de la discipline de fer du séminaire de Tbilissi; cet auteur attribue à Staline un côté « sectaire » qui serait le résultat de son éducation religieuse. Sa foi orthodoxe perdue à jamais, selon ce Jean-Jacques Marie, Staline se serait trouvé avec le parti social-démocrate russe puis avec le parti communiste une nouvelle église de substitution à l'intérieur de laquelle il aurait réintroduit les méthodes violentes et vicieuses des prêtres orthodoxes du séminaires, imitant et dépassant ses anciens maîtres²¹.

En 1936, peu de temps avant d'être exécuté, Nicolas Boukharine, qui fréquenta longtemps Staline, confiait au russe émigré à Paris Fédor Dan : « Staline est très malheureux car il ne peut convaincre tout le monde, à commencer par lui même, qu'il est le meilleur, et ceci est son malheur, peut-être l'élément le plus humain chez lui, peut-être le seul élément humain ; mais quelque chose d'inhumain, et même de diabolique, se retrouve dans le fait qu'il ne peut imputer son plus grand « malheur » à tout le monde, mais particulièrement à ceux qui font mieux que lui [...]. Non, non, Fédor Illich, il s'agit d'un petit homme, méchant, même pas un homme, mais un diable. »²².

Sans vouloir préjuger de la validité des explications psychanalytiques de type freudien pour lesquelles nous ne sommes guère compétents, le problème de l'éventuelle pathologie de Staline ne laisse pas de soulever beaucoup d'interrogations. Et en effet, pourquoi Staline accède au pouvoir et pas un autre ? Car comme l'écrit Martin Malia: « nous sommes obligés de supposer qu'il y avait dans le Parti bien d'autres individus dont l'enfance avait été rude et le père cruel, aussi névrosés et assoiffés de pouvoir que lui, et qui ne sont pas devenus des figures politiques marquantes. »²³. De même, soulever le problème de la « folie », du caractère « diabolique » de Staline, sorte de nouveau tsar ou nouveau César dégénéré laisse perplexe: en effet, les empereurs romains fous tels Caligula, Néron, Commode ne règnent pas longtemps et finissent très rapidement dans le Tibre, assassinés par leurs gardes prétoriennes. Staline lui a conservé le pouvoir pendant un quart de siècle et est mort tranquillement dans sa datcha dans les environs de Moscou en 1953, admiré par des millions des gens. Si cyniquement, on juge l'œuvre de Staline à ses résultats en faisant abstraction du nombre de

¹⁸ Martin MALIA, *ibid.*, p.232

¹⁹ Martin MALIA, *ibid.*, p.233

²⁰ Robert TUCKER, *Staline révolutionnaire : 1879-1929 : essai historique et psychologique*, Paris, Fayard, 1975

²¹ Jean-Jacques MARIE, *Staline*, Paris, Fayard, 2001, tout le chapitre II, Koba le révolté

²² In Alessandro MONGILI, *Staline et le stalinisme*, Paris, Casterman-Giunti, p.19

²³ Martin MALIA, *ibid.*, p.234

victimes et de souffrances, alors il est possible d'évaluer l'ère stalinienne de façon positive (industrialisation et alphabétisation d'un pays sortant à peine du Moyen-Âge, victoire sur l'Allemagne nazie et le fascisme etc.). Cela fut d'ailleurs souvent fait et continue d'être fait par certains thuriféraires attardés. Si Staline fut certainement un grand criminel et peut-être même un névropathe, ses crimes replacés dans une logique de puissance et de domination, n'étaient pas forcément si irrationnels, dénués d'une cohérence, d'une raison toute machiavélique. Et s'il est vrai que la politique n'a rien à faire avec la morale, alors on ne peut dénier à Staline un grand sang-froid, des qualités politiques et manœuvrières évidentes. D'où l'ambiguïté déconcertante du personnage et du phénomène.

Qu'elle qu'ait été sa cruauté naturelle ou son état mental, il semble que la sincérité des convictions politiques de Staline ne soit pas en cause. Nous ne disposons d'aucune preuve qui puisse faire de l'adhésion de Joseph Djougachvili au parti social-démocrate en 1899 avant son exclusion du séminaire de Tbilissi (en raison de ses activités politiques), une simple affaire d'opportunisme voire le résultat des intrigues d'un espion au service de l'Okhrana (police secrète tsariste)²⁴.

Staline fut vraiment, bien avant d'accéder au pouvoir, un militant révolutionnaire professionnel, un authentique bolchevique tels que les voulait Vladimir Illitch Oulianov dit « Lénine » dans son fameux opuscule de combat *Que faire?* (1902).

1.2 Le bolchevique

1.2.1 Un bolchevique de province

Si Staline était probablement un « dur », un « méchant » de tempérament, il n'était pas contrairement à ce qu'écrivit Trotski dans sa polémique contre Staline un « kinto » (un « dur des rues » en géorgien, un voyou opportuniste) ; car sinon il aurait fait carrière dans la pègre locale et non dans un parti révolutionnaire. On peut ici suivre Martin Malia qui écrit que « si Staline était un dur, c'était dans l'engagement révolutionnaire qu'il trouvait un exutoire à ses énergies asociales »²⁵. De sa lecture de Marx ou de Lénine, le géorgien retiendra essentiellement des formules simples, influencées peut-être par l'esprit du séminaire, figeant en dogmatisme ce que les pensées de ses maîtres pouvaient avoir de vivant, subtil même. Cela assurément fera sa force aux yeux des nouveaux membres du parti (après octobre 1917), souvent semi-analphabètes et peu au fait des finesses doctrinales et à la recherche d'un « credo » simple et pratique. Ce sera aussi une de ses grandes limites, peut-être sa plus grande trahison du marxisme car il n'est pire péril pour l'avenir d'une pensée vivante que les exégètes bornés et dogmatiques.

Révolutionnaire professionnel de 1899 à 1917, Staline connut à de nombreuses reprises la prison, la déportation en Sibérie (de 1913 à 1917 notamment) ou l'exil. Révolutionnaire professionnel, il officia comme journaliste, propagandiste ou agitateur politique lors des mouvements sociaux (grèves, manifestations). Son rôle sans être négligeable n'est pas celui d'un bolchevique de premier plan et peu nombreux seront ceux qui se rappelleront son nom au sein du parti bolchevique avant 1919. Il faut dire qu'il changea beaucoup de noms comme tous les bolcheviques d'ailleurs (Kamenev alias Rosenberg, Trotski alias Bronstein, Lénine alias Oulianov etc.) : il se fait appeler Koba (du nom d'un Robin des Bois géorgiens),

²⁴ La thèse d'un Staline agent double fut défendue par LEVINE in, *le grand secret de Staline*, New-York, 1956

²⁵ Martin MALIA, *ibid.*, p.235

Ivanovich, et enfin Staline en 1912. Entre prison et déportation, il participe même à la conférence du Parti à Tammerfors en Finlande en 1905, pays sous domination russe à l'époque. Le géorgien parviendra même à en 1912 à se faire coopter au Comité central du parti bolchevik grâce à l'appui de Lénine.

1.2.2 Le protégé de Lénine : l'homme des solutions médianes et le spécialiste des nationalités

Staline doit donc beaucoup à Lénine. Celui-ci, dans une lettre à Maxim Gorki en 1912, parle de lui comme d'un « merveilleux géorgien »²⁶. En 1912, Lénine était en quête d'un homme appartenant à une minorité ethnique, lequel serait capable de promouvoir sa nouvelle conception des potentialités révolutionnaires des divers nationalismes, chauvinismes porteurs de désagrégation de l'empire tsariste (conception purement tactique donc). Staline fit l'affaire. Staline écrivit donc en 1912 à Vienne *le Marxisme et la question nationale*, sans doute son meilleur livre. Le style, pour une fois clair et percutant, de cet ouvrage laisse penser que Lénine a revu ou réécrit le texte²⁷. Cette image de spécialiste des nationalités restera longtemps attachée à Staline puisque au lendemain de la révolution d'Octobre de 1917, de retour de Sibérie, il devient commissaire du peuple aux nationalités.

Surtout Staline, toujours prudent, effacé, docile en apparence, homme des solutions médianes, était l'un des rares bolcheviques à ne s'être jamais opposé directement à Lénine au sein du Parti (à la différence de Trotski un temps menchevik, Boukharine, Zinoviev et des autres membres du comité central). Staline saura le rappeler lorsqu'il s'agira de se poser en héritier de Lénine afin d'asseoir sa légitimité aux yeux des ses camarades de Parti (et discréditer Trotski notamment). Staline n'hésitera d'ailleurs jamais à faire réécrire souvent l'histoire pour valoriser son rôle durant la « période héroïque » avant, pendant et après octobre 1917, usurpant la place de Trotski; en effet, il n'a pu participer à la révolution car il était encore en Sibérie en Octobre 1917. Emblématique de ces procédés de falsification du passé, sont les célèbres photographies sans cesse remaniées, truquées au gré de l'actualité politique dans les années 1920 et 1930. Ce sont bien là les prodromes de ce fameux culte de la personnalité (basé sur des demi-vérités et beaucoup de mensonges) qui commencera dès le début des années 1930; nous y reviendrons. La falsification de l'histoire, si elle n'est pas propre au phénomène stalinien, lui est congénitale.

1.2.3 Le camarade Staline pendant la guerre civile, ou l'émergence d'une « tache grise »

C'est durant la guerre civile que le personnage assez falot de Staline cesse d'être cette « tache grise » dont parle avec dérision un chroniqueur menchevik de l'époque²⁸. Cette tache grise va se révéler de plus en plus envahissante, voire cancéreuse. Il est après la révolution d'Octobre 1917, commissaire du peuple aux nationalités mais surtout commissaire politique sur différents fronts durant la guerre civile (à Tsarytsine au sud de la Russie en 1918 où il rétablit l'ordre par la répression, en Pologne en 1920 où l'on verra les limites de ses « dons » stratégiques). C'est à cette époque qu'il se fait sinon des amis, des comparses ambitieux comme lui qui seront ses fidèles alliés au sein du Parti et sur lesquels il s'appuiera surtout après 1929: Molotov, Kaganovitch, Vorochilov, Mikoyan, Kirov, Jdanov, Ordjonikidze etc.

C'est pendant la guerre civile qu'il apprend donc « l'art de gouverner les hommes [...] ». Il agit avec ruse quand cela est nécessaire [...] quand on lui demande une opinion difficile à

²⁶ in Alessandro MONGILI, *ibid.* p.18

²⁷ Jean-Jacques MARIE, *ibid.* p.118

²⁸ Martin MALIA, *ibid.*, p.235

donner, mais n'hésite pas à utiliser massivement la terreur quand cela est nécessaire et possible, par exemple à Tsarytsine (la future Stalingrad au sud de la Russie). »²⁹. Mais la gloire de la victoire dans la guerre civile alla au véritable chef et organisateur de l'armée rouge, Léon Trotski. Entre la brillant intellectuel d'origine juive et le terne et fruste commissaire politique géorgien (souvent soupçonné par les historiens d'antisémitisme), c'était le début d'une longue inimitié.

1.2.4 L'homme d'appareil : le premier secrétaire et la bureaucratisation du parti

C'est à la faveur de la guerre civile contre les « blancs » monarchistes renforcés par des contingents français et anglais peu nombreux, après les brèves tendances libertaires de l'après octobre 1917, que l'Etat prend une importance sans précédent. Durant cette guerre, la nécessité de triompher par tous les moyens fit que l'on renforça considérablement l'appareil d'état (armée, police politique ou « Tcheka », réquisitions du « communisme de guerre »). Ironie de l'histoire, Léon Trotski n'a pas peu contribué à cette bureaucratisation doublée d'une militarisation du parti qui lui sera fatale.

La révolution a en effet triomphé dans un pays ravagé par la première guerre mondiale puis la guerre civile (famine de 1922 qui fera cinq millions de morts) où l'industrie naissante avant 1914 est pratiquement détruite ou bien hors d'état de fonctionner. En effet, une grande partie des cadres et ingénieurs et autres techniciens ont émigré, de nombreux ouvriers combattants ont morts durant la guerre civile. Contre toute attente, contre les analyses de Karl Marx surtout, c'est dans un pays arriéré où le prolétariat est quasiment absent qu'a triomphé, à la faveur de la guerre mondiale, le parti bolchevique. D'où les difficultés et les contradictions gigantesques auxquelles vont se heurter les bolcheviques. Le parti prétend établir la dictature du prolétariat mais c'est au nom d'un prolétariat largement introuvable que cela se fait. Certes, les paysans préfèrent sans doute les « rouges » aux « blancs » tant ils craignent devoir rendre les terres acquises aux grands propriétaires et cela explique en grande partie la victoire des bolcheviques durant la guerre civile. Cependant, les paysans demeurent totalement étrangers à l'idéal communiste, porté par ces bolcheviques qu'a rejoint ce qui reste du prolétariat des grandes villes (Petrograd et Moscou surtout). Très isolés, les bolcheviques n'ont d'autre solution que dicter leur loi ou disparaître. Dans ces conditions, se met en place une véritable dictature qui va de pair durant la guerre civile avec la bureaucratisation du parti. La république des conseils (soviets), cet idéal, a bel et bien vécu.

Staline semble pourtant un des seuls à avoir compris que l'avenir dans la Russie aux abois de 1920 n'était pas aux orateurs ou aux écrivains brillants et raffinés comme Léon Trotski ou Nicolas Boukharine, encore moins à la « démocratie ». L'important a été très tôt pour lui de contrôler l'appareil grâce à ses hommes de confiance qu'il place progressivement à tous les postes clés. Pour ce faire, Staline va s'attirer les faveurs d'hommes nouveaux entrés dans le Parti après 1917 et qui lui devront ascension sociale et carrière. Ainsi avec la bureaucratie, naissent les tendances oligarchiques qui vont caractériser le parti communiste de l'Union Soviétique (U.R.S.S créée officiellement en 1923) durant toute son histoire. De 24 000 en février 1917, les bolcheviks passent à 177 000 en Octobre 1917 et à 440 000 en 1924 (802 000 en comptant les candidats à l'adhésion car devenir membre du parti signifie désormais arriver dans la vie). En 1929, on en compte 1 091 000. C'est un « parti de fonctionnaires essentiellement russes d'origine et ex-ouvriers » comme le souligne Alessandro Mongili³⁰. Le géorgien, habilement se fait plus russe que les russes pour mieux

²⁹ Jean ELLEINSTEIN, *ibid.*, p.50

³⁰ Alessandro MONGILI, *ibid.*, p.55

séduire, début d'une certaine dérive chauvine. Staline se fait élire en 1922 lors du XI^{ème} congrès du parti secrétaire général de cette même organisation. Ce poste sans relief, à l'origine ne semblait pas devoir être autre chose qu'une fonction d'administrateur du parti plutôt que le trône d'un despote; cette position privilégiée va permettre progressivement à Staline de régner sur le parti et de supplanter ses rivaux du Comité Central (composé de 27 membres, dont les réunions sont sporadiques), du Politburo (bureau politique qui se réunit chaque semaine) et de l'Orgburo (compétences d'administration du parti).

Surtout Staline s'allie à Félix Djerzinski, le chef de l'ancienne Tcheka, la police politique devenue en 1922 la Guépéou (G.P.U, administration politique de l'Etat en russe); ce vieux bolchevique issu de l'aristocratie polonaise devient en 1924, le président du conseil de l'économie nationale. Cette police politique a donc aussi un poids économique énorme puisque cette administration a le pouvoir de faire interner pratiquement qui elle veut dans des camps de travaux forcés. C'est au début un pacte entre deux puissances autonomes mais bien vite, Staline glisse dans la direction de cette police des hommes à lui tels que Iagoda ou Ejov ; ils seront d'ailleurs les successeurs de Djerzinski après la mort de ce dernier en 1926.

Staline peut mener à bien ses visées dans l'ombre des bureaux, favorisé par l'aveuglement des vieux bolcheviques tout autant que par les diverses attaques d'apoplexie qui diminuent Lénine à partir de 1922 jusqu'à sa mort prématurée en 1924. Lénine dans ses dernières années sera d'ailleurs obsédé par la bureaucratisation, ce « monstre » qu'il aura contribué à créer³¹. Trotski lui même en prendra conscience mais sans doute un peu tard.

1.2.5 Bataille autour de la succession de Lénine

La maladie de Lénine et sa mort prématurée ont donc ouvert les luttes au sein du parti pour la succession du « vieux » (surnom du chef bolchevique).

En 1924, Staline qui pose au théoricien, à l'héritier doctrinal de Lénine fait publier les « principes du léninisme », ouvrage promis à de multiples rééditions. Comme l'écrit François Furet, c'est « l'équivalent dans l'ordre doctrinal du mausolée de Lénine »³² qui dans une « prose granitique » fige la pensée du maître et donc inévitablement l'appauvrit jusqu'au dogmatisme, au catéchisme, la contrefait et la trahit. En effet, Staline qui veut flatter la fibre nationale des bolcheviques russes, a pris soin de « pimenter son texte d'homages au génie du prolétariat et de la paysannerie russe qui eussent scandalisé un Lénine. »³³.

Le Parti bolchevique a toujours été le lieu de débats houleux, mais avec la mort de Lénine, les réunions où Staline place ses partisans en grand nombre deviennent le lieu où l'on s'insulte, où l'on se menace physiquement. La peur commence très vite à s'emparer des opposants à Staline (dès 1924). Staline désigne de façon caricaturale Trotski et ses partisans comme des « ennemis du léninisme » sous prétexte que ce dernier a été un jour menchevik, vingt ans plus tôt (en 1903 !). Proclamant sa volonté de construire le « socialisme en un seul pays », il fait passer abusivement Trotski pour un fauteur d'une nouvelle guerre contre les puissances capitaliste qui conduirait inévitablement à la défaite du parti bolchevique et de la Russie. C'est l'époque où Staline commence à jouer sur la fibre chauvine grand-russe, réduisant à peu de choses l'autonomie des minorités de l'ex-empire soviétique après la création de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques (1924). Nous y reviendrons de façon plus approfondie.

³¹ Alessandro MONGILI, *ibid.*, p 50

³² François FURET, *le passé d'une illusion*, Paris, éd. R. Lafont/Calmann-Lévy, p.163

³³ *Ibid.*, p.163

Il fut d'autant plus facile de discréditer Léon Trotski que ce dernier manquait de vrais soutiens au sein de la direction du parti composé de bolcheviques historiques. Ses origines juives n'y étaient peut-être pas totalement étrangère, tant l'antisémitisme était enraciné dans la Russie de l'époque. Toutefois, cela reste une hypothèse car nombreux étaient les vieux bolcheviques d'origines juives (Zinoviev, Kamenev, Iagoda, Radek etc.). On se méfiait surtout de celui qui était le chef de l'armée rouge comme si il aspirait à devenir un nouveau Bonaparte (toujours la Révolution Française comme grande référence pour tous ces hommes !). Beaucoup lui préféraient le terne Staline qu'ils avaient tendance à sous-estimer. Ce fut le cas de Zinoviev et Kamenev, qui s'allièrent avec Staline contre Trotski, ce qu'on appela le triumvirat ou la « troïka » (attelage à trois chevaux). Trotski, impuissant ou refusant de provoquer une scission au sein du parti qui pouvait être fatale à la Révolution, laissa faire. C'est là d'ailleurs un des traits marquants de ces vieux bolcheviques dont Staline saura jouer en virtuose, soufflant le chaud et le froid. L'esprit de corps forgé dans les années difficiles était si grand, leur croyance quasi religieuse dans l'infailibilité du Parti en tant qu'avant-garde de la Révolution et du socialisme était si ancrée qu'ils préférèrent toujours rentrer dans le rang, faire leur autocritique plutôt qu'arriver à un affrontement fratricide... jusqu'à leur élimination définitive.

1.2.6 L'apprenti autocrate : Staline écarte peu à peu alliés d'hier et opposants de toujours

Le parti de Staline est donc en 1923-1924 bien différent de celui dont avait rêvé Lénine. Ses membres bénéficient déjà de menus privilèges bien enviables dans la Russie misérable des années 1920 (suppléments de salaires, voitures, magasins réservés, datchas etc.) ; ces privilèges contribueront à les souder autour de celui qui s'impose de plus en plus comme le successeur de Lénine, dans l'intérêt commun bien compris. C'est ce que Moshe Lewin appelle justement une dérive oligarchique³⁴.

Les fameux documents improprement appelé « testament de Lénine »³⁵ (qui ne sera jamais rendu officiel mais que Trotski fera circuler dans le parti pour nuire à son adversaire), est tellement ambigu qu'il ne portera guère ombrage au géorgien. Si Staline y est décrit comme « trop brutal » et « ayant accumulé un pouvoir immense dont il n'est pas sûr qu'il saura toujours l'utiliser avec suffisamment de prudence », Trotski n'y est guère mieux traité. En effet, Lénine dit de Trotski qu'il « n'a pas que des capacités remarquables [...] et qu'il a trop d'assurance et un engouement excessif pour le côté administratif des choses »; en résumé Lénine insinue que Trotski est un autocrate potentiel. Boukharine et Piatakov y sont également critiqués tout comme Kamenev et Zinoviev dont « la conduite en Octobre ne relevait pas du hasard » toujours selon Lénine³⁶.

Au mois d'Avril 1925, lors de la XIV^{ème} conférence du Parti, la troïka (l'attelage) Staline, Kamenev, Zinoviev se brise. Staline, pour des raisons tactiques mais aussi parce que le pays est exsangue, soutient la poursuite de la NEP (Nouvelle Politique Economique en vigueur depuis 1921 qui favorise l'économie des marchés et les paysans aisés), s'alliant aux « droitiers » Boukharine, Tomski et Rykov. Kamenev perd son poste au Politburo (il devient suppléant) et ses partisans à Leningrad (l'ex-Petrograd) perdent leur poste (épuration). Dans le nouveau Politburo, les staliniens sont désormais majoritaires (Kalinine, Molotov et Vorochilov) appuyés qu'ils sont par Boukharine et ses amis.

³⁴ Moshe LEWIN, *The making of the soviet system*, New York, Random House, 1985, p.25

³⁵ En fait plusieurs lettres au congrès du Parti qui date de Décembre 1922 et Janvier 1923 et qui ne furent pas lues. Elles seront publiées en Occident par le New York Times le 18 octobre 1926

³⁶ Martin MALIA, *ibid.*, p.237

Ainsi en 1926, les luttes d'influence continuent de faire rage au sommet du parti. Zinoviev et Kamenev se rapprochent de Trotski (opposition dite unifiée), réclamant la fin de la NEP, le développement de l'industrialisation et la lutte contre les paysans riches (koulaks). C'est, ironie de l'histoire, précisément le programme que Staline fera sien et appliquera trois ans plus tard après avoir triomphé définitivement de ses rivaux les plus menaçants.

Finalement à l'issue de luttes d'appareil acharnées (débat houleux aux plénums du comité central), Zinoviev puis Trotski sont exclus à leur tour du Politburo. Les vaincus doivent faire leur autocritique. Zinoviev perd la dernière charge qui lui restait, celle de président du Komintern, l'Internationale communiste regroupant tous les PC du monde entier. Avec Staline triomphant, cette internationale perd ce qui lui restait d'autonomie vis à vis du P.C.U.S. Les partisans dans l'appareil d'Etat (c'est à dire dans le parti) de Trotski, Zinoviev et Kamenev sont « épurés » en 1926-1927. Ils sont peu à peu réduits au silence, qualifiés de « déviationnistes », « fractionnistes », menaçant la sacro-sainte unité du parti. Trotski sera exclu du parti, exilé à Alma-Ata aux confins de l'union soviétique, avant de partir à l'étranger (vers Istanbul d'abord). La quasi totalité des vieux bolcheviques se sont entredéchirés et affaiblis mutuellement; ils ont commis l'erreur de s'allier tels Zinoviev et Kamenev, tels Boukharine, à Staline qu'ils ont manifestement sous-estimé. Ils l'ont certes combattu ensuite mais beaucoup trop tard et fort maladroitement, sans bien percevoir l'extrême dangerosité du rusé géorgien. Presque tous seront finalement liquidés physiquement (après avoir été brisé politiquement et moralement) à la fin des années 1930. Après avoir appris l'assassinat de ses deux anciens camarades de parti Kamenev et Zinoviev, Boukharine aurait déclaré en 1936 à sa compagne : « je suis terriblement content qu'on ait fusillé ces chiens »³⁷. Deux ans plus, c'est Boukharine qui allait être tué comme un animal par les sbires de Staline. Trotski assassiné par Raoul Mercader (avec l'appui logistique du NKVD) à coups de piolet, à Mexico, en 1940, n'échappera pas lui non plus à la vindicte du terrible géorgien du Kremlin.

Mais Staline ne se contentera pas d'être le premier des « apparatchiks ». Sa paranoïa aiguë, sa soif inextinguible de pouvoir, son tempérament sinistre le feront se retourner aussi contre cette nouvelle classe, cette oligarchie de serviles et criminels exécutants qui ont tant fait pour lui tels Ordjonokidze ou l'épouvantable Ejov, le successeur de Iagoda au NKVD (exécutés à leur tour à la fin des années 1930).

Succédant chronologiquement à Lénine, s'affirmant résolument comme son héritier, la question de la continuité entre Lénine et Staline, entre léninisme et stalinisme ne peut pas ne pas être posée. Le débat est crucial car si l'on proclame un lien étroit entre les deux systèmes ou les deux hommes, alors l'infamie stalinienne ne peut que rejaillir sur Lénine. Les historiens, en fonction de leur sensibilité politique, tendent à y apporter des réponses bien différentes.

³⁷ in Alain BROSSAT, *Un communisme insupportable*, Paris, L'Harmattan, 1997, p.226

1.3 L'héritier ?

La notion d'héritage est des plus ambiguës. Succédant à Lénine, Staline est forcément un héritier de la situation que ses prédécesseurs lui ont légué. Il peut donc être appelé tout aussi légitimement (ou illégitimement) successeur de Lénine ou même de Nicolas II, tant il est vrai qu'aucun homme ne sort jamais totalement du néant.

1.3.1 Staline, héritier de Lénine ?

Pour Martin Malia, Hélène Carrère d'Encausse ou Richard Pipes, Alain Besançon, dans une moindre mesure aussi pour François Furet, il ne fait guère de doute que Staline est l'héritier de Lénine. Pour Martin Malia, on l'a dit, il est probable que Lénine (s'il avait vécu) ou Trotski (s'il avait triomphé) n'aurait sans doute pas agi différemment et avec moins de cruauté qu'un Staline. Selon Dominique Colas, il n'existe pas de « stalinisme » ; le stalinisme est pour ce spécialiste des sciences-politiques un léninisme. Selon lui, Staline n'aurait fait que porter son accomplissement ce que son prédécesseur avait inventé et commencé à mettre à exécution³⁸.

Nous avons déjà affirmé plus haut la faiblesse et la partialité d'une telle affirmation. Nul ne saura jamais ce qu'aurait fait Lénine à la place de Staline. Insinuer qu'ils n'auraient guère agi autrement que lui nous semble donc un raisonnement bien peu scientifique.

Certes, la bureaucratisation du parti date de l'époque de la guerre civile alors même que Lénine était toujours vivant et disposait du pouvoir. Certes, Lénine n'a jamais récusé la nécessité d'une dictature du prolétariat par l'intermédiaire du parti, avant-garde de la classe ouvrière. De même, il a appelé de ses vœux durant la guerre civile une répression impitoyable contre les ennemis de la révolution. Certes, sa conception d'un parti bolchevique, parti de révolutionnaires professionnels ne refusant aucunement le recours à la violence la plus débridée pour accoucher de la Révolution et du socialisme, n'en fait assurément pas un inconditionnel de la démocratie parlementaire. Mais dans l'esprit de Lénine, une chose était la révolution et la prise du pouvoir, une chose la guerre civile, une autre l'après-guerre civile. La guerre étant ce qu'elle est, il fallait bien la gagner et par tous les moyens. C'était tout simplement pour lui et ses camarades une question de vie ou de mort. L'après-guerre civile, la victoire étant acquise et le régime consolidé, laissait entrevoir des perspectives et une politique toute différente. La mise en place de la NEP à partir de 1921 avec son pragmatisme intelligent, semble elle aussi aller dans le sens d'une « normalisation » du bolchevisme et confirmer notre hypothèse.

En outre, les témoignages exprimant douloureusement les inquiétudes de Lénine quant à la « bureaucratisation » du parti sont trop nombreux pour qu'on puisse les dédaigner comme le fait Martin Malia dans *la tragédie soviétique*. Avec honnêteté, François Furet le reconnaît lui-même dans ce qui fut son dernier ouvrage : « Depuis octobre 17, il [Lénine] avait passé une bonne partie de son temps à corriger ce qu'il considérait comme les multiples erreurs du parti, dues pour beaucoup à ses yeux, à l'extraordinaire retard culturel de la Russie. On n'en finirait pas d'énumérer ses dénonciations de ce retard et ses mises en cause de la barbarie russe, jusque et peut-être surtout dans ses derniers écrits [...]. Ce dogmatisme sectaire [sic !], cet homme d'action expéditif n'a pas eu peur de mettre l'état sous la coupe du parti et de faire

³⁸ Dominique COLAS, *Le Léninisme, Philosophie et sociologie politique du léninisme*, Paris, P.U.F., 1982. Dans sa conclusion, l'auteur insiste sur cette idée.

régner la terreur, mais il a redouté avant de mourir la bureaucratisation du régime qu'il avait fondé. »³⁹.

Le célèbre « testament » (qui n'en est pas un) de Lénine, certes fort ambigu on l'a souligné, semble aller lui aussi dans le sens des graves préoccupations du chef bolchevique quant à la capacité des autres dirigeants du Parti en général et de Staline en particulier, à construire vraiment le socialisme. Ces quelques éléments à notre connaissance tendent donc bien à prouver que si Staline s'est prétendu l'héritier de Lénine, ce ne peut-être qu'à tort, de façon abusive.

1.3.2 Staline, héritier des tsars ?

Hélène Carrère d'Encausse écrit dans son livre *Malheur russe* : « ce pays, dans son malheur sans pareil, apparaît comme une énigme à ceux qui scrutent son destin. C'est en tentant d'élucider les ressorts profonds de ce malheur séculaire qu'un lien spécifique nous a semblé unir – toujours pour le pire – la conquête ou la conservation du pouvoir et l'usage du meurtre politique, individuel ou de masse, réel ou symbolique. [...] Cette longue tradition meurtrière a sans nul doute façonné une conscience collective où l'attente d'un univers politique pacifié tient peu de place. »⁴⁰. Nous avons vu comment Lénine attribue à l'héritage russe ou asiatique les travers du parti en cours de bureaucratisation. Trotski reprendra dans sa critique du stalinisme cette idée d'une résurgence, sinon du tsarisme, en tout cas d'un atavisme russe et asiatique au cœur même de la déviation stalinienne.

Staline lui même aimait se présenter comme un successeur d'Ivan le terrible ou de Pierre le Grand mais il le faisait sans doute sans grande conviction pour des raisons tactiques, afin de satisfaire le chauvinisme russe tandis qu'il essayait de mobiliser les masses pour le combat (durant la seconde guerre mondiale essentiellement). C'est d'ailleurs de 1943-1944 que date le fameux film *Ivan le Terrible* d'Eisenstein tourné avec l'assentiment du géorgien.

Dès 1918, Karl Kautsky avait mis en garde les bolcheviques; le marxiste allemand avait diagnostiqué qu'ils ne construiraient pas le socialisme mais bâtiraient un tout autre système qu'ils auraient eux même récusés avec indignation en tant que révolutionnaires. Pour Kautsky, il était évident dès le début que les bolcheviques ne feraient que reprendre la tradition des tsars modernisateurs (Ivan le Terrible ou Pierre le Grand) en s'efforçant de porter par la violence d'Etat la Russie arriérée au niveau de l'Europe développée⁴¹.

Plus qu'un atavisme despotique et oriental qui serait inscrit dans l'ADN des russes (aux relents déterministes assez douteux), il nous semble quant à nous plus pertinent d'insister sur les structures héritées du passé tsariste. Comme le souligne Martin Malia, ce que la Russie traditionnelle a apporté à ce qu'il nomme de façon trop polémique léninisme et que nous préférons nommer stalinisme pour des raisons déjà mentionnées, « c'est d'abord [...] la faiblesse de sa société civile, la très faible proportion de paysans propriétaires, la fragilité de ses institutions politiques et de ses structures administratives. Elle s'exprimait aussi dans la simplicité, voire la brutalité d'une bonne part de sa culture politique : l'habitude du commandement d'en haut, celle de l'obéissance ou de la révolte en bas, un sens du juridique encore bien faible [...] ».

³⁹ François FURET, *le passé d'une illusion*, Paris, R. Laffont/Calmann-Lévy, 1995, p.163

⁴⁰ Hélène CARRERE D'ENCAUSSE, *Le Malheur russe. Essai sur le meurtre politique*, Paris, Fayard, 1988, p.17

⁴¹ Karl KAUTSKY, *Terrorisme et communisme*, p.210

Il va de soi que l'on ne peut expliquer complètement le stalinisme par la personnalité d'un homme, fût-il un grand criminel. La rencontre d'un animal politique exceptionnel tel que Staline avec une société où les sujets étaient habitués depuis un millénaire au moins à subir le joug et le despotisme, d'un univers aux défenses communautaires affaiblies par la guerre civile, constitue déjà une explication plus satisfaisante du phénomène.

1.3.3 L'usurpateur : Staline comme Bonaparte ?

La quasi-totalité des biographes de Staline se sont plus, on l'a dit, à tracer un parallèle entre Staline et Bonaparte. Un des premiers à l'avoir fait est Boris Souvarine, à l'époque sympathisant trotskiste (avant qu'il ne se déprenne totalement des opinions de sa jeunesse), dans une remarquable biographie datant de 1935. Encore en 1975, l'universitaire Jean Elleinstein écrivait : « Staline se faisait plus russe que les russes par besoin politique de centralisation comme le corse Napoléon avait forcé la note en développant la centralisation à la fin de la révolution française. »⁴².

Dans son livre de 1936, *La révolution trahie*, somme de toutes les analyses de Trotski sur l'U.R.S.S et donc sur le stalinisme, l'adversaire malheureux de Staline affirme que le géorgien du Kremlin est un nouveau Bonaparte qui a trahi la Révolution en un autre Thermidor. Avec ce recours aux modèles que constitueraient la Révolution française et le jacobinisme, références typiques des vieux bolcheviques, Trotski ne veut nullement dire que Staline a trahi comme Bonaparte la révolution au profit de la bourgeoisie. L'adversaire malheureux du géorgien entend signifier par là que Staline a trahi la révolution à son profit et pour le plus grand bénéfice d'une « caste bureaucratique », « une caste dirigeante au sens propre du terme », une « nouvelle aristocratie »⁴³. La critique est ambiguë tout comme l'attitude de Trotski envers l'U.R.S.S de l'époque; car si Bonaparte est un « traître » à la Révolution, il est aussi celui qui consolide d'une certaine façon les acquis de la Révolution ; et Trotski était trop cultivé et fin pour l'ignorer.

La critique de Trotski est assurément intéressante et contient certainement une part de vérité. Cependant il n'est pas sûr que le recours aux schémas historiques anciens, aux modèles préconçus soit le plus approprié pour comprendre ce qu'est le stalinisme, ni pour rendre compte d'un phénomène non statique par définition. Ni le recours à l'héritage « asiatique » de la Russie, ni les parallèles avec les jacobins ou Bonaparte ne nous semblent suffisamment éclairants pour cerner le stalinisme dans son irréductible spécificité.

En résumé, le stalinisme ne se réduit ni à la personne de Staline ni à la stupéfiante ascension d'un obscur bolchevique de province. Dès 1919, à la faveur de la guerre civile, se mettent en place peu à peu des façons de gouverner, des méthodes et habitudes qui seront typiques du stalinisme, phénomène qu'on ne peut caractériser entièrement comme une simple résurgence du despotisme asiatique et d'une sorte de bonapartisme au service d'une nouvelle aristocratie de bureaucrates, encore moins au léninisme. Il ne s'agit pas du tout d'un vulgaire coup d'Etat par un quelconque dictateur. Il était donc important d'insister sur cette très patiente conquête du pouvoir (achevée selon nous et Moshe Lewin⁴⁴ vers 1928-1929) laquelle a dès le début de grandes répercussions sur la société, car elle tend peu à peu à annihiler jusqu'à l'expression du moindre dissentiment, plongeant le parti et tout le pays dans la crainte (milieu et fin des années 20), puis dans la terreur (années 30). Sans ces années de lente

⁴² Jean ELLEINSTEIN, *ibid.*, pp.52, 53

⁴³ Léon TROTSKI, *La révolution trahie*, 1936, Paris, Publications « Quatrième Internationale, 1961, pp.88, 97, 117,210

⁴⁴ Moshe LEWIN, *The making of the soviet system*, New York, Random House, 1985, p.25

conquête du pouvoir, cette « révolution d'en haut » (dixit Robert Tucker) qu'est le stalinisme serait incompréhensible. Reste à voir plus en détail comment Staline et ses comparses ont imprimé concrètement leur marque sur la société et sur l'économie, comment surtout après 1928 ils l'ont transformée, bouleversée même. Chemin faisant, nous serons confrontés aux problèmes, débats, interrogations multiples que soulèvent les oeuvres du stalinisme. Alors seulement, nous pourrions peut-être espérer comprendre ce que fut vraiment ce système non encore figé.

2. ET ILS BATIRENT LE...STALINISME : PROBLEMES ET CONTROVERSES D'UN REGIME EN CONSTRUCTION (1928-1934)

2.1 Les dilemmes de l'économie

2.1.1 La poursuite de la N.E.P

On a vu comment Staline s'est opposé en 1926 à Zinoviev, Kamenev et Trotski à propos de la poursuite ou non de la NEP; le fait que trois ans plus tard, il ait changé de cap (le fameux « Grand Tournant »), a pu faire taxer Staline d'opportunisme, d'inconsistance idéologique. Les choses ne sont pas si simples.

Si Staline a toujours su utiliser de façon tactique et polémique afin de discréditer ses adversaires ses choix politiques et économiques, il n'est pas sûr que ses décisions aient été seulement dictées par le souci machiavélique d'éliminer ses concurrents en les discréditant. Staline qui n'était pas exempt d'un certain pragmatisme a pu considérer qu'il fallait poursuivre l'expérience de la NEP, le temps de redonner du souffle à l'économie soviétique au plus mal, suite à la guerre civile. Cette relative « libéralisation » de l'économie (initiative privée réintroduite dans les petites entreprises, commerces de détail et l'agriculture), ne menaçait d'ailleurs pas la prépondérance de l'Etat ; en effet, l'Etat continuait de contrôler les banques, les transports, les grandes industries et le commerce extérieur. La NEP ne s'accompagne pas d'une ouverture du système politique et ne conduit nullement à une remise en cause de la dictature du parti bolchevique. Dans ces conditions, dans l'esprit de Staline, il ne faisait guère de doute qu'il ne s'agissait que d'une pause tactique pour consolider son régime; c'était pour lui une expérience à laquelle il pourrait mettre fin quand bon lui semblerait. En 1929, ses adversaires réduits au silence, le moment était venu pour Staline de construire le socialisme.

2.1.2 Le Grand Tournant

Pourquoi Staline a-t-il subitement décidé de changer de politique économique ? On a écrit souvent que Staline, après avoir mis hors combat Trotski et ses amis, avait changé de politique économique afin de briser Nicolas Boukharine et ses partisans, favorables à une poursuite de la NEP. Si ce n'est pas exclu, cela reste peu probable car l'ex-enfant chéri du parti (dixit Lénine) n'était plus de taille, isolé comme il l'était, à remettre en question la suprématie de Staline. François Furet a probablement raison lorsqu'il écrit : « La volonté de briser Boukharine n'est probablement qu'un profit secondaire de l'opération qui s'inscrit dans une perspective politique beaucoup plus vaste. »⁴⁵. Staline, dès 1924, avait proclamé à la face du monde sa volonté de construire « le socialisme dans un seul pays » ; en 1928, l'Union soviétique demeure très en retard économiquement et l'industrie n'y occupe qu'une place

⁴⁵ François FURET, *le passé d'une illusion*, Paris, Laffont/Calmann-Lévy, 1995, p. 173

secondaire. Les historiens ont beaucoup glosé sur le « socialisme dans un seul pays » ; ce slogan fut, on l'a dit, avant tout une arme contre Trotski, fauteur à tout crin de la révolution mondiale. Cela ne signifie nullement que Staline avait renoncé lui même à la révolution mondiale. Le géorgien avait seulement pris acte que les mouvements révolutionnaires avaient échoué en Allemagne, en Europe de l'Est (Hongrie) et en Italie vers 1920-1922 et donc que le spectre de la révolution mondiale s'éloignait quelque peu de l'Europe. Cependant, Staline demeurait certainement obsédé par l'encerclement des puissances « bourgeoises », capitalistes qui menaçaient à terme l'U.R.S.S. Dans son esprit, comme dans celui des grecs anciens, la paix ne pouvait être qu'une parenthèse entre deux guerres. Si l'U.R.S.S ne s'industrialisait pas rapidement, il était évident qu'elle n'aurait pas les moyens de résister et de triompher, en cas d'affrontement armé.

A ces motivations défensives, s'en ajoutaient aussi d'autres plus « idéologiques ». On ne pouvait proclamer « la construction du socialisme dans un seul pays » et se contenter de la médiocrité sans gloire (avec une relative prospérité quand même) d'une NEP, d'autant plus qu'à plus ou moins long terme, Staline pouvait craindre l'émergence d'une nouvelle élite, les « Nepmen » (intermédiaires spéculateurs) enrichis. Staline était un homme pressé, d'autant plus que, comme le rappelle avec justesse François Furet, la révolution est d'abord et avant tout un « volontarisme », un « constructivisme »⁴⁶ ; elle est condamnée à agir avec éclat ou à périr. D'ailleurs, Trotski sur ce point ne pensait guère différemment de Staline, parlant de l'U.R.S.S comme d'une « forteresse assiégée »⁴⁷. « Le zèle révolutionnaire du parti aurait-il pu résister à une si longue transition (celle de la NEP) ? »⁴⁸.

Quant à Martin Malia, il pense que Staline a changé de cap parce que les villes soviétiques et par conséquent les centres du pouvoir étaient confrontés à des difficultés croissantes d'approvisionnement; et il est vrai que les paysans préféraient souvent vendre à des intermédiaires spéculateurs (Nepmen) ou garder leurs excédents car ils ne satisfaisaient guère des prix que l'Etat leur imposait⁴⁹.

A l'inverse, certains représentants de l'école dite « révisionniste » tels Moshe Lewin voient dans la NEP « l'âge d'or de l'expérimentation marxiste en U.R.S.S, une « période de pluralisme », de « diversité », de « variété », d'explosion intellectuelle et culturelle (Maiakowski et le futurisme russe, les débuts de l'école structuralisme avec Jakobson etc.)⁵⁰. Il faut sans doute avec Moshe Lewin ou Stephen Cohen regretter que le « gentil Boukharine » (dixit François Furet) et ses partisans n'aient pas triomphé. Mais vu le rapport de forces en 1928-1929, on voit difficilement comment ils auraient pu le faire. Ils ne tardèrent d'ailleurs pas comme à l'habitude à rentrer dans le rang. A la décharge de Staline, on peut dire que son obsession « paranoïaque » de l'encerclement, si elle allait causer la perte de millions d'individus, n'était pas totalement dénuée de fondements. Staline déclara vers 1930 dans un de ses discours : « Le choix est le suivant : mourir ou rattraper, puis dépasser, les pays capitalistes [...] Nous avons cinquante ou cent ans de retard sur les pays capitalistes. Il faut combler ce retard en dix ans. Sinon, ils nous écraseront. »⁵¹. Martin Malia a beau jeu de nous assurer dans son maître-ouvrage que l'Union soviétique n'était pas menacée en 1929 par ses voisins pour souligner le caractère irrationnel du changement de politique économique, cela

⁴⁶ François FURET, *ibid.*, pp.173-174

⁴⁷ Jean ELLEINSTEIN, *Histoire du phénomène stalinien*, Paris, Grasset, 1975, p.74

⁴⁸ Martin MALIA, *la tragédie soviétique*, p.227

⁴⁹ Martin MALIA, *ibid.*, p.201

⁵⁰ Moshe LEWIN, *The making of the soviet system*, New York, Random House, 1985, p.25

⁵¹ In Martin MALIA, *ibid.*, p.231

n'est pas très convaincant. Tout le monde savait à l'époque que les deux grands systèmes antagonistes étaient déjà engagés dans une lutte à mort, une course au développement et à la puissance.

Voilà donc pourquoi, sans dénier la part d'idéologie, de volontarisme et de constructivisme inhérente au stalinisme, l'explication du phénomène comme triomphe de « l'Idéocratie », comme apothéose de l'utopie sur le principe de réalité (chère à Martin Malia, Alain Besançon, Hélène Carrère d'Encausse et consorts), nous semble douteuse.

Mais que fut au juste ce changement de cap économique, ce « Grand Tournant » dont nous venons d'explicitier les motivations ?

Tout a commencé en fait dès 1926; le comité d'Etat pour le plan (Gosplan) et le conseil suprême de l'économie (VSNKh) travaillèrent à son élaboration l'idée de planifier l'économie a fait son chemin parmi les bolcheviks. Pour Staline l'industrialisation du pays devait lui apporter avant tout la puissance économique et militaire. Dans un deuxième temps, grâce au plan, il espérait aussi, le Parti étant à sa merci, pouvoir contrôler totalement la société, la réduire à un ensemble plus unitaire dont toute dissidence serait bannie. Les objectifs furent donc économiques mais aussi très politiques, les deux ne pouvant qu'être indistinctement mêlés dans l'esprit d'un homme se réclamant (à tort) de Karl Marx.

L'objectif premier était de développer l'industrie lourde, de rendre l'U.R.S.S indépendante sur le plan technique, économique. Pour ce faire, il était indispensable de se procurer ailleurs les machines et le savoir faire qui permettraient à la nouvelle industrie de décoller. Il fallut donc trouver des capitaux pour payer ces machines achetées à prix d'or à l'étranger. Mais où donc pouvait-on trouver le précieux capital de départ dans ce pays agricole qu'était encore l'U.R.S.S en 1929 si ce n'est dans les campagnes ?

C'est en U.R.S.S le retour d'une sorte « communisme de guerre » rappelant les années de guerre civile; une sorte de conflit entre villes et campagnes est alors déclenché par Staline et les siens. L'industrialisation va se faire délibérément et systématiquement (de façon méthodique et planifiée) sur le dos des paysans. C'est ce que Nicolai Valentinov appelle de façon lapidaire « la seconde révolution russe » ou encore « l'accumulation socialiste primitive par les méthodes de Tamerlan »⁵². Et de fait pour réaliser leurs objectifs, Staline et ses hommes vont se lancer dans un vrai conflit armé avec la paysannerie, n'hésitant pas à pratiquer la terreur dans les campagnes. Concrètement, le choix de cette politique eut pour résultat comme le dit François Furet « la suppression de la paysannerie comme classe indépendante, au prix de l'assassinat ou de la déportation de plusieurs millions d'entre eux. »⁵³. Martin Malia a raison de souligner que dans une perspective marxiste, les paysans forment une classe désespérément archaïque condamnée à l'extinction, voire à la « liquidation ». Mais ce même auteur a l'honnêteté de préciser que Marx n'entendait par là nullement l'extermination physique mais bien l'urbanisation des ex-paysans⁵⁴. Ayant choisi de mettre en œuvre une politique d'industrialisation rapide et de collectivisation des terres (par la création de kolkhozes et de sovkhozes), on voit mal comment Staline aurait pu faire autrement que de se heurter aux possesseurs de la terre et notamment aux paysans les plus aisés. Il est indéniable cependant, comme l'écrit Jean Elleinstein, que Staline le fit avec « la précipitation et la brutalité qui le caractérisait ».

⁵² In Martin MALIA, *ibid*, p.231

⁵³ François FURET, *ibid.*, p.175

⁵⁴ Martin MALIA, *ibid.*, p.241

Staline et ses comparses firent d'une catégorie assez imprécise, le « koulak », le paysan propriétaire, disposant d'une aisance relative, un bouc émissaire afin de souder derrière leur politique les paysans pauvres et au delà, le reste de la société. Comme le souligne Vassili Grossman dans *Tout passe*, Le « koulak » devint quasiment un paria, chargé de tous les maux de l'U.R.S.S, un traître et un ennemi du socialisme, un homme à abattre, à exterminer comme de la vermine. Expropriées au profit des kolkhozes (exploitations collectives), quatre ou cinq millions de personnes furent classées comme koulaks, déportées dans des camps de travaux forcés en Sibérie ou dans le grand nord.

Bien entendu l'opération fut relayée par la presse qui désigna à la vindicte populaire ces « koulaks », procédés typiques du stalinisme dès lors que le système éprouva la nécessité de fournir régulièrement au peuple son lot de « traîtres » avec toute une série de procès retentissants : le premier du genre, l'affaire de Chakhty a lieu en 1928 avec cinq condamnations à mort pour trahison; la culpabilité des accusés était naturellement imaginaire. Staline organisera d'autres sinistres farces à grand spectacle contre de prétendus « mencheviks » (1930) et autres saboteurs tels les accusés du procès du « parti industriel » ou encore le procès dit « Metro-Vickers » en 1933 (répétition de ces procès à grand-spectacle et purges d'après 1934). Car si les résultats du plan ne sont pas atteints, si l'enthousiasme des masses laisse à désirer, ce ne peut être parce que les objectifs fixés dès le départ étaient irréalistes, mais bien plutôt par la faute d'ennemis, de saboteurs, d'espions à la solde des puissances bourgeoises, de trotskistes, mencheviks, sociaux-démocrates etc. La stratégie du bouc-émissaire indissociable de la délation, de l'évolution policière du régime et de l'endoctrinement des masses, constitue bien un des fondements du régime stalinien.

On peut évoquer ici le cas du sinistre Pavlik Morozov, un gamin qui avait dénoncé son père pour rétention de blé; le géniteur de Pavlik fut fusillé; par vengeance, les villageois massacrèrent l'adolescent. Ce lamentable exemple fut complaisamment exploité par les services de propagande staliniens. On éleva des statues, écrivit des livres édifiants sur le jeune Pavlik. Pour l'anecdote (révélatrice d'une certaine duplicité de Staline), on raconte qu'en privé, apprenant cette sordide histoire, le géorgien se serait écrié : « Quelle petite ordure, dénoncer son père ! »⁵⁵.

En 1932, en dépit de nombreux ratages (pièces défectueuses, rebuts, manque de techniciens pour faire fonctionner nombre de machines achetées à l'étranger), les résultats bien inférieurs aux objectifs initiaux du plan, sont néanmoins loin d'être négligeables. La sidérurgie, l'industrie pétrolière, l'exploitation des mines de charbon ou de lignite, les centrales hydro-électriques constituent des objectifs prioritaires du plan quinquennal, souvent aux dépens des biens de consommation courante de l'industrie légère (pénurie alimentaire, rationnement de tous les biens d'usage courant etc.). Les déséquilibres de l'économie soviétique sont donc nombreux et seront durables. Les plans suivants s'efforceront pendant de nombreuses années de « corriger le tir ». Néanmoins, le pays commence à changer à une vitesse vertigineuse qui prend des dimensions épiques encore accentuées par la propagande stalinienne : des régions entières sont industrialisées, des villes nouvelles sont bâties à la hâte. On commence à former des techniciens et à scolariser les soviétiques en masse. Cependant le retard est tel que l'œuvre d'alphabetisation et de formation ne pourra qu'être lente. En outre, l'enthousiasme des ouvriers doit être revu à la baisse ; loin du cliché du « stakhanovisme triomphant », nous savons aujourd'hui que l'absentéisme, le travail peu soigné, la bureaucratisation de l'industrie furent des fléaux constants⁵⁶. Pour lutter contre la mauvaise

⁵⁵ Robert CONQUEST, *Staline*, Paris, éd. O.Jacob, 1993, p.23

⁵⁶ Alessandro MONGILI, *Staline et le stalinisme*, Paris, Casterman/Giunti, 1995, p. 78

volonté de nombreux anciens paysans devenus ouvriers de gré ou de force, on instaure un passeport qui restreint la liberté de mouvement à l'intérieur de l'U.R.S.S. ainsi qu'un livret de travail qui signale éventuellement l'indiscipline de l'ouvrier. On supprime l'allocation chômage car on proclame qu'il n'y a plus de pénurie de travail. Le chômeur devient un parasite, un nuisible à traquer et à mettre au travail immédiatement (grand chantiers qui ressemblent souvent à des camps de forçats).

La collectivisation des campagnes est loin d'être un succès extraordinaire tant les révoltes paysannes sont nombreuses. « Mille trois cent révoltes paysannes sont écrasées dans le sang. »⁵⁷. Dans les kolkhozes (coopératives de production) ou bien dans les sovkhozes (fermes d'état) où les paysans sont souvent intégrés de force, la désorganisation règne. Entre 1928 et 1932, la production de céréales chute de dix pour cent.

En Ukraine, grenier à blé traditionnel de l'empire russe, suite à de mauvaises conditions météorologiques et aux réquisitions de blé impitoyables, une famine provoque des millions de victimes (six millions de morts selon Robert Conquest). François Furet et les auteurs collectifs du « Livre noir du communisme » n'hésitent pas à parler d'un véritable « génocide »⁵⁸. Selon eux, l'objectif initial qui était de briser la paysannerie s'est doublée d'une haine nationale ou nationaliste contre les vellétés d'indépendance des ukrainiens, victimes expiatoires du chauvinisme grand-russe renaissant avec Staline. François Furet n'hésite pas à écrire, critiquant ce qu'il appelle l'aveuglement et l'indifférence des contemporains (ceux de 1932) : « [...] Donc qui voulait savoir le pouvait. La question est que peu de gens l'ont voulu (à l'exception de Boris Souvarine ou Karl Kautsky). Le deuxième bolchevisme, le national-bolchevisme [sic], le bolchevisme stalinien, de quelque nom qu'on l'appelle, a rebondi sur l'échec [sic] du premier sans rien perdre de son pouvoir mythologique, en dépit de son repli national. Au contraire, son image a grandi dans l'imagination des contemporains au moment de ses pires crimes. De sorte que le mystère de cette fascination s'est épaissi, au lieu de se dissiper. »⁵⁹.

2.2 Deuxième révolution ou contre-révolution ?

2.2.1 La mise au pas des nationalités

Nous avons dit ce qu'il fallait penser de la doctrine officielle stalinienne « du socialisme dans un seul pays, arme polémique contre Trotski et les trotskistes, simple pause tactique et non renoncement définitif à la « révolution mondiale ». Néanmoins, il est clair qu'avec cette proclamation officielle, Staline a choisi sciemment de faire un « clin d'œil » au chauvinisme des membres du parti en leur grande majorité russes d'origine⁶⁰. Sur ce point précis, des auteurs aussi éloignés politiquement que Jean Elleinstein et François Furet ou Moshe Lewin semblent d'accord.

Staline, spécialiste des nationalités n'en était pas à son coup d'essai dans une certaine dérive chauvine. Déjà en septembre 1922, Lénine, avant d'être diminué par la maladie, avait condamné l'attitude de Staline au sujet de la Géorgie : Ordjonikidze et Staline, pourtant géorgiens tous deux, y avaient en effet réprimé par la force des baïonnettes les vellétés

⁵⁷ Alessandro MONGILI, *ibid.*, p.83

⁵⁸ François FURET, *ibid.*, p. 177. Ainsi que Stéphane COURTOIS et alii, *Le livre noir du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 179-188, tout le chapitre VIII intitulé « La grande famine »

⁵⁹ François FURET, *ibid.*, p.177

⁶⁰ François FURET, *Ibid*, p.166

d'autonomie vis à vis de Moscou. Si selon la doctrine marxiste, le nationalisme ne saurait être une force de progrès, on sait que Lénine (avec l'aide de Staline) avait mis au point en 1912 une théorie vantant le droit à l'autodétermination des minorités ethniques de l'empire en tant que force de désagrégation de l'empire tsariste. La création de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques succédant en 1923 à la République Socialiste Fédérative Soviétique de Russie, ne remettait pas en cause, en principe, le droit acquis après 1917 pour les peuples de l'ex-empire russe à disposer d'eux même. D'ailleurs, à ces minorités était reconnue une autonomie au moins nominale (partis communistes distincts, institutions politiques propres à chaque République) et surtout la possibilité d'utiliser leurs langues dans l'administration, toutes choses impensables dans l'ancien empire tsariste. Toutefois, ce dispositif progressiste s'avéra essentiellement fictif, puisque en dernier ressort, Staline s'arrangea pour que ce soit le parti et Moscou, c'est à dire lui-même *in fine* qui ait partout et toujours le dernier mot. Sur le thème de la dérive nationaliste, il faut donc nuancer l'opinion de François Furet, Moshe Lewin ou de Jean Elleinstein : s'il y eut bien avec Staline une certaine dérive chauvine, une utilisation habile du nationalisme grand-russe, ce fut moins par conviction que dans le but d'enrayer les mouvements centripètes, les autonomies trop affirmées qui auraient pu conduire à des sécessions et affaiblir Moscou. On sait comment le géorgien exploitera sans vergogne le sentiment national des russes, voire d'autres minorités durant la seconde mondiale.

Martin Malia a raison de souligner que « ce serait une erreur que de voir dans l'Union Soviétique un simple prolongement de l'empire des tsars. »⁶¹. Il ne s'agissait plus d'un empire russe mais bien, en théorie, d'un empire-parti dont la mission n'était pas nationale mais mondiale; selon la doctrine, cet empire-parti était soumis à un idéal et une mission: la construction du socialisme dans le monde. Cependant, en pratique, cet empire avait fâcheusement tendance à retrouver les réflexes autocratiques et « grand-russes » d'autrefois. C'est pourquoi, le stalinisme n'est pas tant selon nous l'histoire d'une « idéocratie » que le développement des contradictions croissantes entre un idéal généreux et des pratiques terrifiantes.

2.2.2 La doctrine classe contre classe et la mise en coupe réglée des partis communistes nationaux

Staline, dès 1924 transforme le Komintern, l'internationale communiste en une organisation à lui totalement dévouée. En 1928-1929, alors même qu'avec la crise économique, la menace fasciste gagne l'Europe et le monde, Staline donne l'ordre aux dirigeants des différents Partis Communistes dans le monde de refuser systématiquement toute alliance avec les Partis Socialistes (sociaux-démocrates) et même de les combattre. On ne pouvait guère mieux montrer à quel point le mépris de la liberté de penser et d'agir constituait une caractéristique du stalinisme, en totale opposition avec la très grande liberté un peu anarchique de l'internationale ouvrière d'avant 1914. Les communistes récalcitrants seront évincés sans pitié. Comme l'écrit Jean-Paul Brunet à propos du cas français qui constitue bien sur un exemple non isolé: « Manouïlski, secrétaire de l'Internationale, vint lui même à Paris faire sauter la direction du parti...(groupe Barbé-Célor) »⁶². Le tchèque Eugen Fried, homme dans l'ombre de Staline sera le véritable maître du PCF, tandis que Maurice Thorez, « le fils du peuple », sous des allures débonnaires et sympathiques sera le prototype de la marionnette aux ordres de Staline.

⁶¹ Martin MALIA, *ibid.*, p.192

⁶² Jean-Paul BRUNET, *Histoire du PCF*, Paris, P.U.F, 1987, p.43

Ce décalage entre les idées progressistes affichées et une pratique de plus en plus sectaire, chauvine et meurtrière a d'ailleurs comme le souligne, François Furet, poussé certains auteurs (à la fin des années 1920) de l'extrême droite allemande (« Révolution conservatrice ») à regarder avec sympathie le stalinisme. Pour ces hommes tels Ernst Niekisch ou Ernst Jünger, Staline avait donné « un tour russe à la révolution soviétique, lui restituant sa vérité nationale. »⁶³. Il est vrai que dans ces années là, des hommes à la « gauche » du parti national-socialiste allemand tels que Otto Strasser ou Josef Goebbels ont affirmé leur sympathie pour le phénomène stalinien. On peut ici rappeler pour mémoire qu'après le traité de Rapallo de 1922, l'Allemagne et la Russie ont en secret commercé et ont même un temps coopéré sur le plan militaire (pour échapper aux clauses drastiques du traité de Versailles); mais cette coopération reposait sur une *Realpolitik*, sur des intérêts commerciaux et non sur des convergences idéologiques. Que des hommes de la droite extrême aient cru reconnaître en Staline l'incarnation de certains de leurs idéaux ne signifient cependant pas que le stalinisme se confond avec le national-bolchevisme ou avec le nazisme dans sa version « gauchisante » (syntagmes infiniment problématiques). De même, s'il est vrai que Staline, par son aveuglement, a favorisé objectivement l'ascension des nazis au pouvoir en imposant à Ernst Thaelmann (dirigeant du KPD, le PC allemand) le diktat de rejeter toute alliance avec les « sociaux-traitres » du SPD (doctrine dite « classe contre classe » de 1928 à 1934)⁶⁴, il l'a fait assurément par haine viscérale de la social-démocratie allemande et non par sympathie pour le nazisme, encore moins du fait d'une improbable convergence de vues avec quelques groupuscules assez marginaux de l'exubérante droite dure allemande des années vingt⁶⁵.

François Furet n'est pas cependant allé aussi loin que l'historien allemand controversé Ernst Nolte avec lequel il avait engagé un dialogue: en effet, Ernst Nolte a soutenu sans argument convaincant, que les nazis se seraient dans leurs méthodes totalitaires et génocidaires inspirés des bolcheviques russes, ce que François Furet récuse. Si ce débat de spécialistes peut apparaître quelque peu byzantin, il ne peut être passé sous silence tant c'est devenu un *topos* de l'historiographie contemporaine que de chercher des points communs entre stalinisme et nazisme, voire entre communisme et nazisme.

2.3 Le stalinisme au prisme du totalitarisme

2.3.1 Une « école » historiographique devenue classique

Les rapprochements entre Hitler et Staline, tous deux dictateurs plébéiens, hommes semblant sortis de nulle part, auréolés d'une espèce d'aura démoniaque, ne sont pas nouveaux et datent d'avant la seconde guerre mondiale; on peut les faire remonter aux analyses d'hommes très hostiles au nazisme et au stalinisme, historiens, écrivains, sociologues, philosophes tels que Elie Halévy (les « tyrans plébéiens »), Simone Weil, Waldemar Gurian, Thomas Mann, Karl Kautsky. Mentionnons que de l'autre côté de l'échiquier politique, à l'extrême-droite, des « anti-bourgeois » farouches comme George-Bernard Shaw et Pierre

⁶³ François FURET, *le passé d'une illusion*, Paris, Laffont/Calmann-Lévy, 1995, p.238

⁶⁴ Jean-Paul BRUNET, *Histoire du PCF*, Paris, P.U.F, 1987, p.37

⁶⁵ Sur le phénomène de la Révolution Conservatrice allemande, on peut lire avec profit les travaux de Louis Dupeux

Drieu La Rochelle se plaisaient eux aussi à retrouver nombre de traits communs (connotés par eux positivement cette fois) chez les deux « dictateurs plébéiens »⁶⁶.

Mais c'est surtout au début des années 50 avec la philosophe américaine d'origine juive allemande, Hanna Arendt et son ouvrage devenu classique, *Le système totalitaire*, que la comparaison reçut une forme plus élaborée. Hanna Arendt fit du « totalitarisme » un concept clé qu'utiliseront nombre d'historiens et politologues en majorité anglo-saxons dans leurs analyses du stalinisme (Merle Fainsod, Leonard Shapiro, Adam Ulam, Robert Conquest ou Zbigniew Brzezinski, Carl J. Friedrich, etc.)⁶⁷.

Un héritier contemporain de cette « école », Krzysztof Pomian résume ainsi les similitudes qu'il y aurait entre stalinistes, fascistes et nazis: « parti unique qui contrôle tous les domaines de la vie sociale et la vie privée même des individus; idéologie officielle imposée qu'imprègne le culte du chef, absence de légalité que remplace un régime d'exception, terreur pratiquée à grande échelle, centralisation des décisions économiques et subordination de la production à l'accroissement de la puissance »⁶⁸. Surtout, le même historien considère que ces idéologies ont en commun la haine du « troisième terme », du « modus vivendi », du débat loyal et conciliateur qui serait le propre de la démocratie parlementaire. De cette haine contre la démocratie qui poserait par essence la nécessité du choix sans troisième terme entre « Nous les bons » et « Eux les méchants », naîtrait une forte propension à transformer la lutte politique en une lutte à mort. Cette logique manichéenne commune au nazisme et au stalinisme serait foncièrement criminelle et même génocidaire selon cet auteur. On retrouve peu ou prou ce point de vue chez Stéphane Courtois et les autres auteurs du *Livre noir du Communisme*⁶⁹.

2.3.2 Critique de la validité du concept de totalitarisme pour comprendre le stalinisme : un concept a-historique

Si bien entendu, on retrouve bien des traits « totalitaires » correspondant à cette lecture dans le stalinisme, il n'est pas certain que résumer ce phénomène à une grille de lecture rigide, fût-elle la plus détaillée ; permette de cerner un phénomène historique, évidemment non statique, en constant devenir. Avec de tels schémas préconçus, on finit par tout mélanger, tout aplatir, tout déformer pour les faire entrer dans le moule idéal : fascisme, bolchevisme, nazisme, stalinisme, communisme, national-bolchevisme, fascisme-vert (islamisme), etc., peuvent finir confondus dans une sorte de mélasse, une espèce de bouillon de sorcières, quand ce n'est pas amalgamés dans un « Axe du Mal » cher à Georges W. Bush. En outre, de quel stalinisme parle-t-on ? Celui de 1949, de la guerre froide, de 1938, des purges, de la terreur portée à incandescence, ou celui plus « doux » de la NEP de 1925 ? Si il y a des constantes dans les méthodes staliniennes que l'on a essayé de relever, ce sont des époques bien différentes avec leurs particularités. La grille totalitaire n'a au fond guère d'intérêt pour l'Histoire qui est avant tout science des singularités, des spécificités plutôt que des similarités. Et d'ailleurs, l'hitlérisme et le stalinisme est-ce vraiment la même chose ?

⁶⁶ François FURET, « Les différents aspects du concept de totalitarisme », extrait de *Communisme*, n°47/48 juillet-décembre 1996, pp. 7-11

⁶⁷ Nicolas WERTH, « De la soviétologie », extrait de *Le Débat*, n°77, novembre-décembre 1993, pp.126-144

⁶⁸ Krzysztof POMIAN, « Qu'est-ce que le totalitarisme ? », extrait de *Vingtième Siècle*, Revue d'histoire, n°47, juillet-septembre 1995, pp. 7-21

⁶⁹ dans la conclusion intitulée, « Pourquoi ? ».

2.3.3 Culte de la personnalité et projet totalitaire : le stalinisme, modèle pour le nazisme ?

Le stalinisme, en dépit de toutes les déviations qu'il fait subir au bolchevisme et surtout au marxisme demeure, en théorie, un universalisme, un projet émancipateur visant à libérer l'humanité de l'aliénation. L'U.R.S.S se veut la « Patrie du Socialisme » (de l'Humanité) et non pas un *Reich* à aménager en gigantesque élevage de grands dolichocéphales blonds. Le nazisme est un particularisme poussé jusqu'à la démence, à forte propension génocidaire parce que hostile par principe à presque tous ceux qui n'entrent pas dans ses canons esthético-politiques. Ce sont donc du moins dans leurs intentions affichées, deux projets radicalement différents.

Surtout, le culte de la personnalité est d'emblée présent dans le nazisme qui joue sur le magnétisme de cet extraordinaire orateur « possédé » parcourant l'Allemagne que fut le Führer. Staline est lui, en toute circonstance un homme terne, volontairement effacé afin de donner l'image d'un « homme simple »⁷⁰, proche du peuple; le géorgien qui parle avec un fort accent, lentement, difficilement, évite les allocutions et ne voyage quasiment jamais, terré au Kremlin ou dans sa datcha de Kutnesovo. Surtout le nazisme proclame la nécessité d'un guide, « führer » charismatique appelé à accomplir une mission divine, à savoir la sauvegarde et la prédominance de son *Volk* (peuple et race à la fois). A l'inverse, Staline se veut secrétaire général, un serviteur parmi d'autres du Parti, avant-garde de la Révolution en marche. D'où la nécessité pour lui de maintenir la fiction de la collégialité au sein de l'état (Politburo, Orgburo). Le culte de la personnalité (avec dithyrambes obséquieux dans la presse, les biographies officielle) commence en U.R.S.S timidement dès 1929 au moment du Grand Tournant ; ce n'est d'ailleurs pas une coïncidence ; ce culte de Staline sera longtemps freiné par la modestie affectée du « camarade Staline ». C'est peu à peu et tardivement que le mythe de l'infailibilité du grand timonier se met en place (l'expression date de 1937)⁷¹. Le culte de la personnalité s'étalera sans pudeur surtout après la seconde guerre mondiale, paradoxalement quand les apparitions publiques de Staline se feront encore plus rare et quand augmentera sa paranoïa. Moshe Lewin explique le développement de ce culte de la personnalité par sa vertu rassurante pour un Staline vivant dans la hantise perpétuelle d'être trahi⁷². Alors que le « Führerprinzip » semble bien constitutif du nazisme, la vénération ostentatoire pour Staline le *Vojd* (le chef), est au départ un élément de propagande, d'endoctrinement des masses parmi d'autres au moment du « Grand Tournant » (1929).

Surtout comme le souligne Marc Ferro, en U.R.S.S avec la prise du pouvoir par Staline et ses partisans, « l'incorporation dans l'Etat-Parti d'un appareil populaire et plébien, venu d'en bas, a fondé un nouveau type de bureaucratie. [...] A la différence des communistes, les nazis ne cherchèrent pas à détruire les structures de l'ancien Etat ou de la société, mais seulement à les domestiquer. Ce furent ces instances qui vinrent à eux. »⁷³.

En résumé, la comparaison nazisme et stalinisme se fonde sur des ressemblances superficielles qui dissimulent mal le fossé immense entre deux régimes et deux systèmes politico-économiques bien différents. Les structures des deux sociétés (allemandes et russes) sont d'ailleurs tellement différentes que les modes et degrés d'adhésion à ces régimes sont elles aussi bien diverses selon les pays. Là encore, le stalinisme ne peut être confondu avec le national-socialisme.

⁷⁰ «Stalin in the mirror of the other», in Ian KERSHAW, Moshe LEWIN (dir.), *Stalinism and Nazism. Dictatorship in comparison*, Cambridge, Cambridge University press, 1997, pp.107-122

⁷¹ Alessandro MONGILI, *Staline et le stalinisme*, p. 103

⁷² Moshe Lewin, *ibid.*

⁷³ Marc FERRO, *Nazisme et Communisme, deux régimes dans le siècle*, Paris, Hachette pluriel, 1999, pp.28-29

2.3.4 Des résistances au stalinisme : l'impossibilité du projet totalitaire

On a montré qu'avec le « Grand Tournant » Staline cherche à homogénéiser la société en la remodelant à son gré et en prévenant toute dissidence; l'adhésion à son projet de société se fera par la coercition et la propagande et surtout par la peur voire la terreur que lui et ses hommes inspirent de plus en plus aux citoyens de l'Union Soviétique. Ce projet a des visées assurément totalitaires. Mais s'il tend au totalitarisme, il ne réussira jamais à transformer son rêve d'ubiquité et de puissance absolue sur les destinées et les consciences des uns et des autres car cela était dès le départ impossible.

Tout d'abord, si les républiques soviétiques sont inféodées à Moscou, il n'en reste pas moins que la diversité ethnique et religieuse de cet Etat était telle que pas même un Staline ne pouvait réduire totalement à néant les particularismes ou les nationalismes. Souvent les minorités subiront sans adhérer autrement qu'en apparence, préservant leur identité ou la façonnant dans le cadre de l'U.R.S.S, en attendant des jours meilleurs.

De même, si Staline a cherché à briser par le fer et le feu l'antique et archaïque paysannerie russe du Mir et des communautés villageoises, il n'a pas réussi à l'éradiquer totalement. On estime que dix sept millions de paysans ont quitté les campagnes pour s'installer en ville entre 1928 et 1935, faisant doubler la population urbaine de l'U.R.S.S.⁷⁴ C'est énorme certes, mais cela signifie aussi qu'il restait énormément de paysans après 1935, lesquels conservaient leurs croyances religieuses et façons de penser ancestrales, en dépit de toutes les campagnes de destruction d'églises et de promotion de l'athéisme.

On l'a dit, la faible productivité des kolkhozes et autres sovkhoses, plaie endémique de l'agriculture soviétique pendant longtemps, en dit long sur la motivation des paysans à se tuer à la tâche pour le triomphe du socialisme. Renâcler au travail (aux champs mais aussi dans les usines souvent), ce sera leur façon à eux de résister à Staline. Cette émigration d'ex-paysans vers les villes signifie une acculturation des paysans mais aussi une « ruralisation » des villes où ces nouveaux venus portent leurs mentalités et leur malaise de déracinés⁷⁵. Les nouveaux arrivants durent affronter en ville un environnement inhospitalier, la pénurie, faire face à des problèmes de logement terribles sans compter la complexité d'une société urbaine et industrielle à laquelle rien ne les avait préparé. Comme l'écrit Moshe Lewin dont les conclusions s'apparentent à celles faites par Sheila Fitzpatrick dans ses études sur la société soviétique: « il all amounted to a massive uprooting [déracinement de masse], cultural and psychological shock [choc culturel et psychologique], causing widespread disorientation, a crisis of values [crise des valeurs], and the concomitant phenomena of delinquency, hooliganism, cynicism, mass anomie and the attraction of not too palatable countercultures [délinquance, hooliganisme, cynisme, anomie de masse et développement de contre-cultures souterraines]. »⁷⁶.

3. CONCLUSION

Durant la guerre civile, avec la militarisation du parti bolchevique, s'est mis en place un processus de bureaucratisation de cette même organisation qui conduit à l'émergence d'une nouvelle caste ou aristocratie d'origine plébéienne. Prolétaire d'origine, Joseph Staline a su s'assurer du soutien de ces hommes nouveaux et a progressivement éliminé tous les vieux

⁷⁴ Moshe LEWIN, *The making of the soviet system*, New York, Random House, 1985, p.303

⁷⁵ Moshe LEWIN, *ibid.*, p.303

⁷⁶ Moshe LEWIN, *ibid.*, p.303-304

bolcheviques qui auraient pu s'opposer à cette dérive oligarchique. Obsédé par l'encerclement de l'U.R.S.S et désireux d'acquérir puissance et prestige, Staline et ses partisans ont grâce aux plans quinquennaux mené une œuvre d'industrialisation rapide et gigantesque qui eut des conséquences tragiques pour la paysannerie soviétique. Cette révolution économique s'apparente aussi avec le retour d'un certain chauvinisme grand-russe et la fin de ce qui restait de libertés en U.R.S.S à une sorte de contre-révolution. Si les visées totalitaires du projet stalinien sont évidentes, la réalité de ce totalitarisme doit être relativisée. Le totalitarisme ne pouvait être « total », achevé car cela est impossible, surtout dans un pays aussi vaste et divers que l'ex-U.R.S.S.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux sur l'histoire du communisme, de la Russie et de l'U.R.S.S

Alain BESANCON, *Les origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1967

Jean-Paul BRUNET, *Histoire du PCF*, Paris, P.U.F, 1982

Hélène CARRERE D'ENCAUSSE, *Le Malheur russe. Essai sur le meurtre politique*, Paris, Fayard, 1988

Dominique COLAS, *Le Léninisme, Philosophie et sociologie politique du léninisme*, Paris, P.U.F, 1982

Stéphane COURTOIS et alii, *Le livre noir du communisme*, Paris, Robert Laffont, 1997

François FURET, *le passé d'une illusion*, Paris, éd. R. Laffont/Calmann-Lévy, 1995

Martin MALIA, *la tragédie soviétique*, Paris, éd. Du Seuil, 1995

Moshe LEWIN, *The making of the soviet system*, New York, Random House, 1985

Richard PIPES, *Russia under the old regime*, London, Penguin Books, 1979

Ouvrages plus spécifiques sur Staline et le Stalinisme

Collectif sous la direction de Evelyne PISIER-KOUCHNER, *Les interprétations du stalinisme*, P.U.F, Paris, 1983

Robert CONQUEST, *Staline*, Paris, éd. Odile Jacob, 1993

Jean ELLEINSTEIN, *Histoire du phénomène stalinien*, Paris, Grasset, 1975

Jean-Jacques MARIE, *Staline*, Paris, Fayard, 2001

Alessandro MONGILI, *Staline et le stalinisme*, Paris, Casterman/Giunti, 1997

Boris SOUVARINE, *Staline, aperçu historique du bolchevisme*, Paris, Plon, 1935

Léon TROTSKI, *La révolution trahie*, 1936, Paris, Publications « Quatrième Internationale, 1961

Articles de revues et ouvrages traitant des controverses historiographiques majeures autour du phénomène totalitaire en général et du stalinisme en particulier

Marc FERRO, *Nazisme et Communisme, deux régimes dans le siècle*, Paris, Hachette pluriel

François FURET, « Les différents aspects du concept de totalitarisme », extrait de *Communisme*, n°47/48 juillet-décembre 1996, pp. 7-11

Ian KERSHAW, Moshe LEWIN (dir.) “Stalin in the mirror of the other, *Stalinism and Nazism. Dictatorship in comparison*, Cambridge, Cambridge University press, 1997, pp.107-122

Krzysztof POMIAN, « Qu'est-ce que le totalitarisme ? », extrait de *Vingtième Siècle*, Revue d'histoire, n°47, juillet-septembre 1995, pp. 7-21

Nicolas WERTH, « De la soviétologie », extrait de *Le Débat*, n°77, novembre-décembre 1993, pp.126-144